

# Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)  
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN  
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an . . . 80 fr.	Un an . . . 142 fr.
Six mois . 40 fr.	Six mois 56 fr.
Trois mois 20 fr.	Trois mois 28 fr.
Chèque postal	Delecourt 691 12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## La force par l'union

Les derniers événements qui ont eu pour théâtre la frontière pyrénéenne et le nord de l'Espagne nous obligent à reviser tout un passé de flottement et d'indécision, et d'envisager l'avenir avec un esprit plus réaliste.

Comme tout mouvement, l'anarchisme doit s'adapter au présent brutal et user dans la lutte contre un capital implacable, conscient de sa force et de sa puissance, des armes modernes, capables d'opposer à la force des adversaires un front uni et solide, cimenté par la volonté, la logique et l'énergie de tous, et appuyé sur une solidarité non pas individuelle, mais sociale.

Notre jeune camarade Sarnin, dans son article d'hier, plein de simplicité et de justesse, brossait la situation internationale et déplorait l'assassinat dont viennent d'être victimes certains des nôtres au doux pays de Primo de Rivera.

Avons-nous, en la circonstance, pour éviter ces mesures inquisitoriales, fait ce que nous aurions pu faire ? Non. L'Union entre les Anarchistes du monde n'est pas assez solide, une sensation de vide profond nous étreint lorsque nous considérons le fossé qui sépare les anarchistes de l'étranger et ceux de France. Nous ne nous connaissons pas, et c'est pourquoi nous avons laissé partir nos malheureux amis au carnage organisé, incapables de les soutenir utilement dans la bataille qu'ils allaient engager.

Si nous avons été si farouchement, à quelques-uns, les défenseurs d'une organisation sérieuse, et si nous continuons et continuerons à mener cette campagne salutaire, c'est justement parce que nous sommes convaincus qu'avant peu sonnera l'heure des réalisations et que nous serions écrasés par toutes les forces de réaction si nous n'entendions pas la voix de la raison.

Au meeting organisé hier par les soins de l'« Œuvre des Editions internationales » notre camarade Bastien, a clairement démontré l'utilité immédiate de l'organisation, non pas seulement nationale mais mondiale et a dénoncé avec vigueur la faillite des partis politiques de toute couleur.

Nous ne sommes pas les seuls à constater la carence de la politique en matière sociale, les politiciens eux-mêmes s'en rendent compte et c'est ce qui les rend si acertes et si violents à l'égard de la seule doctrine, de la seule philosophie qui ne s'est jamais discréditée : l'Anarchisme.

Certains, mal initiés à la lutte sociale et à la vie prolétarienne, ont prophétisé le socialisme comme « religion de l'avenir ». Ceci pouvait être vrai il y a quelques mois encore, mais aujourd'hui que l'expérience travailliste a nettement établi que le socialisme était incapable de transformer le régime bourgeois à l'avantage du producteur, le beau rêve de « l'évolution pacifique » peut être relégué au même plan que le bolchevisme dictatorial.

La guerre fut une révolution, en ce sens qu'elle permit à certaines doctrines de se matérialiser et de prouver leur inopérance.

Reste donc l'Anarchisme. Il ne suffit pas cependant de développer une thèse négative, de dire ceci n'est pas bien, il faut apporter quelque chose de tangible capable de satisfaire la classe ouvrière qui ne se nourrit plus d'illusions et demande à ceux qui prétendent détenir la vérité, non pas d'élaborer un futur sur des sables mouvants, mais sur un terrain solide.

Nous disions dernièrement, que l'Anarchisme, comme toute idée nouvelle a cherché sa voie. Ballottés de droite et de gauche, les anarchistes furent saisis et calomniés — ils le sont encore du reste — comme le furent les premiers chrétiens, à l'heure où les adeptes du Christ étaient beaux. Voyageurs à la recherche de l'Eden, ils ont tenté de s'allier avec tous ceux qui aspiraient au mieux-être et à la rénovation sociale, mais ils furent exploités par tous les prêtres de la politique et seuls aujourd'hui, débarrassés de tous les éléments parasitaires, ils doivent se fortifier pour grandir et jeter dans la société moderne le grain qui fera germer la société future.

Que sera cette société ?

Notre bon camarade italien Luigi Fabri a, dans une série d'articles parus dans le *Libertaire*, la semaine dernière, essayé avec précision d'en constituer les bases, d'en dresser les échafaudages ; mais nos journaux ne pénétrèrent que difficilement au sein de la classe ouvrière et la propagande par le fait

serait la seule capable d'ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Organisés, les Anarchistes pourraient, tout comme les politiciens, développer dans la société bourgeoise même les moyens d'échange et de production, et montrer à la classe ouvrière que par le travail et la liberté, l'on pourrait arriver, malgré toutes les embûches, à réaliser le bonheur du prolétariat ; quand le peuple sera convaincu de la puissance du travail, le capitalisme s'ébranlera pour disparaître à jamais de la société.

Mais, seule la bonne entente des anarchistes peut entreprendre cette tâche.

C'est par l'organisation et l'organisation seule que nous arriverons à grouper autour de nous tous les éléments dégoûtés de l'action politique, et qui ne savent où dépenser leur activité.

Et lorsque les anarchistes seront groupés, lorsqu'ils auront compris que la lutte individuelle ne répond plus aux nécessités actuelles, qu'aux forces adverses, financières ou organiques, il fallait répondre par les mêmes armes, nous n'assisterons plus au triste pèlerinage de nos pauvres camarades, perdus dans le monde, à la merci de la brutalité gouvernementale de tous les pays, sans avoir la possibilité de voler à leur secours.

Laissons donc bayer les méchants et sourire les simples. Laissons les « purs » et les dilettanti se contempler à loisir, et travaillons courageusement pour nous défendre d'abord et pour attaquer ensuite.

Et l'anarchisme épuré et renoué franchira tous les obstacles.

J. CHAZOFF.

### LE FAIT DU JOUR

#### Le retour du passé

Hier, à Tours, une grande démonstration religieuse s'est déroulée, à propos du pèlerinage à la basilique de Saint-Martin, primat des Gaules.

Des milliers de pèlerins étaient venus de tous les coins du département et de la région. Cinq évêques vinrent, l'après-midi, faire semblant de prier sur le tombeau de saint Martin. Ensuite, un cortège de plusieurs milliers de personnes se forma et revint à la cathédrale. Sur le parvis, les évêques bénirent la foule.

On croit rêver en lisant cela. On peut se figurer être revenus dans ces temps décrits par les historiens du Moyen-Age.

Et nous sommes au vingtième siècle. Nos aïeux de 1789 firent une révolution dirigée en partie contre la calotte. La science est assez répandue. L'idée de Dieu, et encore plus les dogmes de l'Eglise, sont des boniments qui ne tiennent pas debout.

Parce que nous nous sommes débarrassés du préjugé religieux, que nous vivons dans un milieu athée, nous avons une tendance à nous imaginer que la religion est une habitude du passé, et qu'elle n'a plus aucune puissance.

La manifestation de Tours, qui n'est pas unique en son genre, est là pour nous dissuader les yeux.

Pas d'illusions à se faire. Ces milliers de personnes qui vont encore s'agenouiller devant un évêque sont et seront des ennemis de la pensée libre, du progrès social, de la révolution !

Cette force du passé est en même temps une puissance de réaction. Ces masses qu'abâtissent encore les moneries cléricales sont les piliers du conservatisme social.

Réfléchissons-y et agissons en conséquence !

#### Blasco Ibanez se dégonfle

Le célèbre écrivain espagnol, se réclamant de révolutionnarisme, et qui eut une si lâche attitude lors des derniers événements espagnols, tente de regagner le terrain perdu, et prétend avoir été mal compris lorsqu'il désavoua les énergiques petits révoltés, qui n'écoutant que leur courage se précipitèrent en Espagne, pour détruire le régime de Primo.

Blasco Ibanez craint de perdre une popularité qui ne repose que sur la démagogie, et aujourd'hui que tout danger est écarté il ronrone à nouveau et veut nous faire croire à sa sincérité. Il est trop tard.

Il y a quelques jours, il était dangereux de s'affirmer pour la révolution. L'appel du sang retentissait dans les rues de Barcelone, et Blasco Ibanez tremblait à la pensée qu'il lui faudrait mettre ses conseils en application. Il avait peur que gronde la tempête et que l'on vienne le chercher dans son repaire, et avec « courage » il affirma que cette révolution-là n'était pas la sienne, et que les hommes qui s'étaient dressés de l'autre côté des Pyrénées étaient des bandits.

Pour le moment du moins le « danger » est écarté, et Blasco Ibanez respire, mais il ne nous trompera plus. Nous connaissons maintenant son révolutionnarisme. Oh ! il est facile d'être héroïque à près de mille kilomètres de la bataille, et de faire

l'apôtre à l'abri des balles et des bombes, alors que d'autres se sont sacrifiés.

Fusillés en Espagne, expulsés de la France si hospitalière à Blasco Ibanez, nos petits amis sont victimes de tout le crétinisme des hommes qui n'ont que le vertige à opposer à la violence.

Blasco Ibanez est un lâche, et nous le laissons pour tel ; et pour nous servir d'une expression vulgaire, nous pouvons dire que s'il a quelque chose dans le cerveau, il n'a rien dans le ventre. Plus dangereux que les réactionnaires d'Espagne, les hommes du modèle de Blasco Ibanez sont les ennemis de la Révolution et n'ont qu'un désir : dominer !

Il faut les écarter de notre chemin et faire sans eux cette Révolution qu'ils sont incapables de comprendre !

J. CHAZOFF.

### Toujours les gueulards !

Ces petits mômes bourgeois armés de cannes jaunes, qui ont un esprit de dogmatisme sénile, ont manifesté à Saint-Etienne contre Malvy, qui conférait à la Bourse du Travail.

Ils ont gueulé à qui mieux mieux, mais, en fin de compte, se sont fait vider, comme l'autre jour à Amiens.

Tout le monde a soupé de ces messieurs camelots, qui n'ont pas fini de recevoir des volées.

On les empêchera bien de faire l'essai du fascisme, et on leur rentrera leurs injures dans la gueule, royalement.

## Pour la disparition de Biribi

### LA VIE EN COLONNE

Nous avons, jusqu'à ce jour, exposé la vie des bagnards militaires dans les camps, les portions centrales ; il nous reste maintenant à donner quelques aperçus de la vie en colonne.

Pour cela, nous laisserons la parole à notre camarade Maxime ATRY, qui a bien voulu nous renseigner à ce sujet. Voici ce qu'il nous écrit :

« En mai 1916, nous sommes en colonne. Nous cantonnons à Bir-Oum-Soult (Extrême-Sud Tunisien). Le 16, nous recevons l'ordre d'effectuer une reconnaissance à vingt kilomètres du camp. Nous partons sans emporter d'eau. Depuis dix jours on la distribue avec une extrême parcimonie : un quart le matin, un quart le soir. Le seul puits qui alimente le camp est totalement insuffisant. Tous les soirs il est tari.

« Nous partons donc sans eau. Calvaire atroce, sous un soleil de feu. La reconnaissance s'effectue cependant, et nous prenons le chemin du retour. Les trainards sont nombreux. Tous sont en proie à la soif, à cette soif atroce que connaissent tous ceux qui ont vécu sur cette terre maudite. Les oreilles tintent, le cerveau est en feu, les yeux deviennent hagards sous l'effort que fait l'homme pour ne pas succomber, défaillir définitivement. C'est la lutte de l'être contre la folie, contre la mort.

« Il nous reste encore douze kilomètres à faire avant de rentrer au camp, et nous n'avons pas eu une goutte d'eau depuis près de dix heures, sous un soleil de plomb.

« Un de nos pauvres camarades, Gaudier, meurt littéralement de soif. Il se traîne longtemps, puis tombe d'épuisement.

« Amis, nous dit-il, je n'en puis plus, laissez-moi mourir là. » A ce moment, survient une ignoble brute, le sergent SOU-POUETS, qui lui donne l'ordre de marcher. Nous relevons notre malheureux camarade. Il tente de s'accrocher à un mulet. Le sergent BALLOT intervient à son tour. Il met en joue le mourant en lui disant : « Marche ou je te tue. » Devant notre attitude menaçante il n'ose accomplir son geste infâme. Au prix de nombreux efforts, nous rentrons enfin au camp. A peine arrivés, las de souffrir, un camarade, affaibli de désespoir, se tue. Pour toute oraison, le capitaine AUDIBERT, commandant la 6<sup>e</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> bataillon d'Afrique, déclare : « Un de moins, tant mieux ! »

« Cette sombre brute fait garder le puits par quatre sentinelles et un sous-officier. Quiconque veut s'approcher du puits est menacé de mort. Le peu d'eau qui reste est pour les officiers et sous-officiers.

« Pour échapper à un tel calvaire qui se renouvelait souvent, j'ai vu de nombreux camarades se faire mettre en prévention de Conseil de guerre. Pour remonter à Tahahine, pour avoir un peu d'eau, ils allaient souvent chercher cinq ans de travaux publics. Quelle tristesse abominable ! »

« Voilà des choses qu'aucune commission ne verra jamais. Dites bien à l'opinion publique que Biribi est une des hontes de ce régime, qu'il doit disparaître à tout jamais.

« A bas tous les bagnards ! »

Maxime ATRY,

68, Boulevard de Ménilmontant Paris (20°).

A la bonne heure ! voilà des faits précis, clairs. Que tous les correspondants s'en inspirent. Ce qu'il nous faut, ce ne sont point de longs délayages qui n'apportent rien de nouveau, qui n'ajoutent rien à ce qui fut écrit déjà, ce sont des faits condensés dans des rapports courts comportant les indications suivantes : dates, lieux et noms.

Allons ! tous les anciens de Biribi, aidez-nous à faire disparaître ce qui vous a fait tant souffrir.

Ecrivez à Pommier, 120, rue Marcadet, Paris (18°).

Le Comité de Défense Sociale.

### POUR LA VIE DU « LIBERTAIRE »

## Souscrivez pour notre emprunt

Le Conseil d'administration du *Libertaire* s'est réuni. L'administrateur, notre ami Delecourt, l'a mis au courant de la situation difficile du journal. Les thunes ont rapporté jusqu'à présent 4.000 francs ! Et pourtant, au Congrès, l'opinion unanime, sans aucune protestation, fut qu'il fallait continuer coûte que coûte la parution du quotidien.

Devant cette unanimité, on pouvait croire qu'un effort plus gros que les précédents suivrait la décision du Congrès. La situation avait pourtant été présentée en pleine lumière. Le *Libertaire* doit trouver 586 francs par jour, tant qu'il n'aura pas d'autres ressources.

La publicité ! Les commerçants intéressés se font tirer l'oreille. Le *Libertaire* n'est pas un journal comme les autres. Nous avons des promesses, mais il faut encore attendre les premières réalisations. Et elles ne viendront que petit à petit.

Il faut quand même que le journal vive. La décision du Congrès implique un effort matériel de la part des amis, des groupes et des syndicats.

Le conseil d'administration a décidé d'aller jusqu'au bout. Il remplira le mandat qui lui a été confié par le Congrès. Il n'est pas possible que ceux-là même qui décideront la parution quotidienne ne se dressent pas dans un suprême sursaut d'énergie pour lui apporter les moyens matériels et financiers indispensables.

Donc, tout de suite, envoyez vos souscriptions.

Une idée a été retenue. Pour permettre à notre quotidien d'atteindre des jours meilleurs, un emprunt va être fait.

Avec moins de 100.000 francs, Le *Libertaire* a tenu le coup près d'un an et possède encore des réserves pour l'hebdomadaire (entrées de vente, cautionnements, etc.).

Un second emprunt, de la même im-

portance, serait suffisant pour durer une période semblable et les dispositions prises nous assurent que si nous pouvons accomplir cet effort, nous aurons passé outre à la période mauvaise et stabilisé notre situation financière.

Il se trouve bien dans tout le pays 2.000 camarades pouvant faire, en une ou plusieurs fois, le versement de cinquante francs. Ou plusieurs copains prenant ensemble une obligation.

Le conseil d'administration a donc décidé le lancement d'un emprunt par obligations de cinquante francs.

Nous sommes persuadés que devant la gravité de la situation, les petites questions personnelles s'effaceront et qu'un seul désir animerait les militants anarchistes : faire vivre le quotidien, dont l'indispensabilité n'est plus à démontrer.

Le conseil d'administration adresse aussi un pressant appel aux syndicats autonomes. Le *Libertaire* est le seul journal qui vous soutienne, qui prenne fait et cause pour le magnifique mouvement de redressement du mouvement ouvrier que vous êtes en train d'accomplir. Tous les autres journaux vous tapent dessus. Le *Libertaire*, ayant comme ligne de conduite la décentralisation et l'autonomie, vous est largement ouvert. Aidez-le, soutenez-le. Que chaque syndicat autonome prenne une ou plusieurs obligations, suivant ses possibilités.

A vous, maintenant, à dire si votre confiance est bien placée, si le *Libertaire* vivra.

Ne laissez pas disparaître l'arme si nécessaire à notre mouvement, car beaucoup le regretteraient, aussi bien ceux qui le boudent et s'en servent que les autres.

Adresser toutes les sommes à H. Delecourt, 9, rue Louis-Blanc.

Le Conseil d'administration du « Libertaire »

### LE PROBLÈME DE VIVRE

## Nous payons le gaz beaucoup trop cher

Vous avez tous vu, il y a peu de mois, le tapage qui fut fait dans la presse et un peu partout : « Faites votre cuisine au gaz. » C'était un conseil qui pouvait jusqu'à un certain point mériter d'être suivi.

Seulement ? Seulement, est-ce que le gaz ne serait pas trop cher ? Est-ce que le régime auquel nous sommes réduits pour recevoir ce précieux combustible n'est pas tout simplement scandaleux ? Les sociétés financières qui ont en main la production et la répartition du gaz ont imposé aux communes de banlieue en particulier, par la menace d'un arrêt de service, un système de conventions léonines. Dans les procès qui ont pu leur être intentés, les Compagnies ont toujours été favorisées par une jurisprudence créée sans rime ni raison et pour le seul besoin de la cause, par le Conseil d'Etat toujours prêt à soutenir les gros contre les petits et la Haute Finance contre le public.

C'est encore le même coup que pour les chemins de fer, dont nous parlerons aussi.

La Haute Finance rejette ainsi sur le consommateur tout le poids des divers renchérissements et tous les risques d'exploitation. Il faut voir avec quel art les formules sur lesquelles sont basées les conventions sont établies. Un archi-cube y perdrait son algèbre. Alors comment voulez-vous que les municipalités n'aient pas été roulées, elles ? C'est une danse échevelée, un jazyband de C, de D, de 10/10 et de 10/11, de 1/3 des 3 premiers centimes et de 1/2 des 3 suivants... Vous avez compris ? Non, moi non plus, personne n'a compris, et c'est bien ce que voulaient les sociétés.

Le résultat c'est que celles-ci qui, avant les conventions, étaient en déficit, font aujourd'hui des bénéfices énormes et abusifs. Seuls les chiffres peuvent être assez éloquent. Ils parlent mieux que toutes les invectives.

En 1916, le Gaz de Banlieue était en déficit de 10.883.000 francs et ne servait plus évidemment aucun dividende à ses actionnaires.

En 1923, cette Société faisait un bénéfice de 6.504.000 francs. Elle distribuait un dividende de 20 francs, contre 13 francs en 1913.

Cependant ces bénéfices sont en quelque sorte des bénéfices truqués. Afin de masquer le profit réel, parce qu'au-dessus d'un chiffre déterminé, le solde serait partagé entre les communes et la Société, celle-ci

opère des amortissements considérables et exagérés.

De 1919 à 1923, en quatre ans, on a amorti 25.225.000 francs, soit 6.300.000 francs par an, ce qui donne un bénéfice réel pour 1923 de 12.804.000 francs, bénéfices avoués et bénéfices camouflés en amortissements étant additionnés.

Et ceci est d'autant plus scandaleux que ces amortissements, faits pour frauder les communes, ne sont aucunement justifiés. On sait que ces amortissements sont, en quelque sorte, une assurance prise sur l'avenir, pour pallier à ce que j'appellerai « l'usure » du capital immobilisé dans un matériel d'exploitation et les bâtiments qui l'abritent. C'est une garantie contre leur moins-value.

Mais ce qui se passe à l'heure actuelle est tout à fait à l'opposé de ce qui doit se passer dans une économie normale. Installations et bâtiments, par suite de la dépréciation progressive des monnaies, acquièrent au contraire en vieillissant une plus-value notable.

C'est ainsi que les terrains et les usines vaudront en 1935, date de la fin de la convention de la Société, beaucoup plus qu'elles n'ont coûté, de même que les canalisations qui d'ailleurs ne se détériorent nullement et dont les frais d'entretien sont comptés dans les budgets annuels. Or, avec la hausse générale des prix, il faudrait, aujourd'hui, plusieurs centaines de millions pour établir les installations.

En 1935, le Gaz de Banlieue enverra promener les communes et rendra avec un énorme bénéfice les installations, plus répartira les amortissements qui s'élevaient alors à 75 millions entre ses actionnaires. Le tour sera joué et bien joué.

Voilà pourquoi les pauvres familles payent l'indispensable gaz beaucoup trop cher. C'est pour permettre aux Sociétés, car cela se passe partout assez semblablement, d'accumuler des bénéfices scandaleux que l'on dissimule habilement, échappant ainsi à la fois au partage avec les communes et à l'impôt.

Il importait de dénoncer cette forme de la vie chère, la moins connue, parce que plus occulte, et parce que le peuple n'a pas accès dans les arcanes de la Finance.

Nous verrons d'ailleurs un de ces jours comment opèrent d'une façon assez analogue les Compagnies de chemins de fer.

Jacques MURET.



ENFERS BOLCHEVISTES

# La vie à Solovietzki

## D'une lettre d'un prisonnier politique :

Notre colonie de détenus politiques contient à présent environ 300 personnes. Il y a 137 social-démocrates, 14 socialistes-révolutionnaires de gauche, 109 de droite et 35 anarchistes. Ils occupent trois parties séparées du vieux monastère Solovietzki. Notre division, surnommée Sawatiewski (la grande), contient 180 socialistes et anarchistes.

La division Sawatiewski est située sur l'île principale, où se trouvent la direction et l'administration des camps de concentration. On y a également emprisonné le principal contingent des criminels de droit commun.

La deuxième division est celle de Moukolski qui communique avec l'île principale au moyen d'une digue. La troisième, nommée Golgotha, se trouve dans l'île d'Anskerski, distante de quatre verstes de l'île principale.

Durant le long hiver, lorsque la mer est parsemée de glaces flottantes, les communications entre ces îles ne peuvent être maintenues qu'au moyen de rares traversées qui comportent de grands dangers. Nous refusons toujours d'occuper l'île Anskerski, de crainte d'être coupés non seulement du continent, mais aussi de l'île principale de laquelle nous dépendons en ce qui concerne le ravitaillement et les soins médicaux. Nous ne voulons pas non plus être à la merci de l'administration locale de l'île Anskerski et de son régime de droit commun. Pour cette raison nous préférons même supporter l'encombrement à Sawatiewski.

Cependant, en raison du nombre croissant des nouveaux arrivants, nous avons à la longue dû accepter d'habiter l'île Anskerski, à la condition que la nourriture et les secours médicaux nous soient garantis. Maintenant toutes les divisions sont au complet, et de nouveaux prisonniers sont continuellement entassés. L'administration, n'ayant plus de place, a demandé au gouvernement d'arrêter les envois de prisonniers. Malgré cela, de nombreux prisonniers politiques continuent à arriver.

L'administration locale, certainement pas à l'insu de Moscou, fait tous ses efforts pour nous réduire à un régime de criminels de droit commun. C'est ainsi que pendant longtemps les socialistes formant le dernier convoi n'ont pas été reconnus comme politiques. A la prison de Kreni, sur le continent, où ils étaient détenus avant d'arriver à Solovietzki, ils étaient logés dans des cachots, contraints à de durs travaux et de toutes les façons traités en criminels ordinaires. Ici, à Solovietzki, nous avons enfin, avec la plus grande difficulté, réussi à leur faire reconnaître la qualité de politiques.

Deux autres groupes combattent encore pour obtenir la même reconnaissance. Ils comprennent dix-huit personnes, parmi lesquelles six socialistes révolutionnaires de gauche, sept socialistes-démocrates, trois socialistes révolutionnaires de droite, et deux anarchistes. Ils nous sont tous bien connus, ainsi qu'à la G.P.U. (Tchéka), plusieurs d'entre eux ayant précédemment séjourné dans différentes prisons bolchevistes. Parmi eux se trouvent le socialiste révolutionnaire de gauche Ralimine, de la République d'Extrême-Orient ; trois camarades de Voronéï : Liapine, Razdobéïev et Kaloujnik ; et les étudiants Voit et Boglasov. Ils sont tenus au secret dans la prison de Kreni, un bâtiment isolé dans Sawatiewski. Leur état peut les forcer de déclarer une grève de la faim dans laquelle nous serions également engagés.

En dehors des socialistes appartenant aux différents partis, le gouvernement c'est-à-dire la G.P.U. — envoie maintenant à Solovietzki un grand nombre de « politiques » sans-parti, de tendances révolutionnaires. La plupart d'entre eux sont des étudiants. Vous savez que dernièrement le mouvement des étudiants a pris une grande extension. A la suite du « nettoyage » des écoles et universités de Pétrograd, Moscou et autres villes, des centaines d'étudiants congédiés ont été arrêtés, exilés dans les provinces les plus éloignées, ou expédiés à Solovietzki. Tout dernièrement des membres de « l'Union Communiste de la Jeunesse » ont été transportés ici.

Les autorités de Solovietzki ont refusé de considérer les étudiants comme prisonniers politiques. Jeunes gens et jeunes filles de 18, 20 et 22 ans — il n'y en a presque pas de 25 ans — sont détenus avec des voleurs, des assassins et des prostituées, sont astreints à des travaux qui sont bien au-dessus de leurs forces, et sont exposés aux plus basses injures de leurs gardiens condamnés de droit commun. Le sort des jeunes étudiants est particulièrement pénible : elles vivent dans le dortoir commun, avec les vieilles criminelles du sexe féminin, sont continuellement en lutte avec entreprises brutales de leurs gardiens. Un cas de ce genre particulièrement outré a eu lieu à la prison de Keml. L'étudiante Efmova eut le malheur de plaire au commandant de la prison. Il décida de la garder à Keml « pour le travail », pendant que son détachement était transféré à destination.

Parmi les autres prisonniers politiques qui sont maintenus au régime de droit commun, il y a de nombreux paysans révoités provenant de différentes parties du pays, ainsi qu'un grand nombre d'ouvriers arrêtés pendant les grèves. Nous désirons particulièrement attirer votre attention sur le groupe des marins de Cronstadt emprisonnés ici par ordre administratif de la G.P.U. pour la révolte de Cronstadt de 1921. Pendant quelques temps ils vécurent à la division de Moukolski comme « politiques ». Lorsque cette division fut trop peuplée, ils furent transférés à la prison de Kreni. Là nous leur vîmes en aide au moyen de nourriture, de livres, de journaux, etc.

Un jour l'administration fit venir le « starosta » (homme de confiance, délégué par ses camarades) des marins, à qui il fut déclaré qu'à l'avenir les hommes de Cronstadt allaient être placés au régime de droit commun, privés des rations auxquelles la qualité de « politiques » leur donnait droit, et astreints à tels travaux

qu'il plairait aux autorités de leur assigner. Le « starosta » de Cronstadt refusa d'accepter l'ordre, sur quoi il fut ligoté et jeté dans un cachot. Alors les gardes armés firent irruption dans le local où ceux de Cronstadt étaient enfermés. Les prisonniers durent subir l'attaque ainsi que les nouveaux ordres, et furent tous ligotés pieds et mains. Ils déclarèrent la grève de la faim, laquelle dura neuf jours. Ils décidèrent alors de se soumettre, dans l'attente de la commission qui devait incessamment arriver de Moscou, et à laquelle ils devaient s'en remettre pour trancher le différend.

L'administration comprit que la question n'était pas réglée et s'efforça continuellement d'exaspérer nos camarades de Cronstadt et de les provoquer à des gestes malencontreux. Dans cette intention, les autorités transfèrent subitement, le 20 juillet, trois prisonniers de Cronstadt à la butte de Sekirnata, les plaçant sans raison connue dans des cachots de punition. Les autres déclarent la grève de la faim qui se poursuit quatorze jours durant. A tout moment on s'attend à une tragédie. Un des prisonniers, Indin, à deux reprises, tente de se suicider ; deux autres sont pris de convulsions le onzième jour de la grève de la faim. C'est seulement le quatorzième jour que les autorités font venir le « starosta » pour arranger un compromis. Les trois hommes punis sont relâchés, mais le régime de droit commun est pleinement maintenu pour les détenus de Cronstadt. Les grévistes de la faim — Ermolaev, Eveltis, Andreitchenko, Fedotov, Koulichev, Kourbech, Belov, Indin, Sakkarov, Raskarov, sont transportés à l'hôpital dans un état grave. Certains d'entre eux payeront peut-être de leur vie cette grève de la faim.

Ces prisonniers forment le petit nombre de révolutionnaires qui n'ont pas encore péri depuis leur arrestation consécutive aux événements de Cronstadt en 1921. Des centaines de leurs frères sont morts ou ont été fusillés dans les camps du Nord, enfers de Kholmogorsk et Portaminsk. Ceux qui ont échappé de ces prisons survivent seuls. Il y a parmi eux deux S. R. de gauche, quatre anarchistes et un ouvrier manchéviste de Cronstadt, tous les autres étant des militants révolutionnaires sans parti. Les « politiques » de notre section, dans la division de Sawatiewski, ont tout fait pour venir à leur aide. Nous avons télégraphié au Comité Central Exécutif Pan-Russe, nous avons protesté partout où nous avons pu, demandant que l'on mette un terme à la grève de la faim et que les prisonniers de Cronstadt soient placés au régime politique. Mais en vain. Il n'y a aucun doute que la lutte sur ce terrain n'a pas encore pris fin.

Actuellement, les autorités s'efforcent de nous réduire aussi au régime de droit commun. Mais nous luttons contre une telle mesure. L'administration nous a privé de chauffage et depuis le printemps il ne nous a pas été accordé un bain. Au dehors, il y avait encore de la neige, tandis que nous nous tenions dans des cellules froides et humides. Nous devions nous passer de notre ration d'eau chaude et de nourriture chaude, parce qu'il n'y avait pas de bois et que l'administration n'en donnait pas. Et maintenant nous nous trouvons encore sans bois, et nous prévoyons que nous serons bientôt réduits aux rations maigres, pain et eau fraîche. Tout cela en dépit du fait que beaucoup d'entre nous sont atteints de scorbut et souffrent également d'autres maladies. Nous étions continuellement dans l'attente de la Commission envoyée de Moscou, mais jusqu'à présent elle n'est pas arrivée. Nous avons l'intention de soulever toute la question en vue d'une décision finale.

Il est bien clair maintenant que Solovietzki n'est pas pourvu de denrées pour l'hiver et ne peut pas être convenablement ravitaillé à cause du système en usage ici. Nous avions exposé la question à Feldman et Bokio, membres de la Commission qui vint de Moscou à la fin de 1923. Ils nous affirmèrent qu'il y avait assez de provisions. Mais la norme établie par cette Commission fut diminuée peu de temps après. Déjà, en décembre dernier, nous ne recevions plus la ration normale, et en février même les rations de l'hôpital pour les grands malades se trouvaient considérablement réduites. A côté de cela, certains produits de première nécessité manquaient entièrement à Solovietzki ; ainsi, la farine blanche, le beurre, les corps gras et ainsi de suite. L'accroissement du scorbut en est le résultat. Nous avons refusé d'accepter le poisson qui nous était servi cinq fois par semaine au lieu de viande. Maintenant, nous recevons deux fois par semaine de la viande salée. Il n'y a ni viande fraîche, ni légumes frais ; seulement de la conserve. La farine est aigre, le pain mal fait. Les rations de l'hôpital ont été réduites au taux de 15 0/0.

Le secours médical que nous recevons est au-dessous de toute critique. Les médecins de la prison s'intéressent infiniment peu aux malades, et il n'y a pas de docteurs socialistes. En règle générale, rares sont les malades convenablement soignés, puisqu'il n'y a presque pas de médicaments. Au printemps nous n'avions même pas de teinture d'iode. Les malades sont traités d'une façon scandaleuse. Souvent le médecin renvoie de l'hôpital nos camarades malades sans même les avoir examinés, et cela malgré que l'hôpital soit à douze verstes de notre division. Actuellement un grand nombre d'entre nous nécessitent un traitement médical spécial. Depuis trois mois nous demandons leur transfert sur le continent. Jusqu'à présent nous n'avons réussi que pour quatre d'entre eux : Markman, S. R. de gauche ; Martinekevitch (impliqué dans l'affaire des S. R. de gauche) et les deux anarchistes Sioutevitch et Maria Weger (une femme qui se trouve à l'article de la mort). En ce qui concerne les autres, des instructions ont été demandées à Moscou : il n'y a pas de réponse. C'est le système habituel de Moscou d'ignorer les requêtes et les demandes, de faire traîner les choses et de ne

rien faire, et de nous réduire graduellement au régime commun des criminels. Toutes les conditions établies par la Commission de Feldman ont été suspendues depuis le massacre de décembre dernier. L'un après l'autre on nous supprime nos quelques avantages. Pour commencer, ils nous ont supprimé notre exercice en plein air, puis ils ont limité l'éclairage, interdit les entrevues avec les hommes de confiance de Moukolski, réduit nos rations, et ainsi de suite. Tout dernièrement, ils nous ont interdit de recevoir la visite de nos parents dans notre « corridor ». Nous avons été obligés d'aller les voir dans le « bureau », en présence des gardiens. Nos familles avaient fait un voyage de plus de mille verstes pour nous voir, dépensant leur dernier rouble pour cette expédition longue et pénible, rien que pour nous voir, car il était impossible de causer sous de telles conditions. Et cela après une période de près de neuf mois pendant laquelle nous n'avions reçu aucune visite et même pas un courrier régulier. Nous attendons la Commission devant laquelle nous voulons poser la question de notre transfert à Solovietzki. Nous sentons que nous ne pourrions pas survivre à un nouvel hiver comme le dernier...

## Le journal parlé

Le gros père Maurice Privat, qui, sous Poincaré, faisait « parler » son journal du « Perchoir » comme un perroquet du Bloc National, nous annonce qu'il reprend ses petits exercices.

Mais, à présent, Herriot règne et... paye. Alors, Maurice Privat, homme gros mais subtil comme Ulysse, va devenir le prophète du Bloc des Gauches.

Car ce fameux journal parlé est muet comme un gardien du sérail, lorsqu'il s'agit de dire des vérités au pouvoir établi, ou de donner des informations indépendantes.

Nous parions ce qu'on voudra qu'il ne donnera jamais la parole, dans son microphone de la Tour Eiffel, ou dans la salle du Perchoir, à un journaliste anarchiste !

## Gastronomie et contes de fées

Deux événements se sont produits hier, qui méritent d'être commentés : un banquet gastronomique à Dijon, et un bal des Contes de fées à Paris.

Les organisateurs de Dijon disent textuellement : « A nouveau nous nous achevons vers la vie à bon marché. Aussi goûtons les belles et bonnes choses ».

Ah ! les bons apôtres ! Ah ! les salauds ! Dans quel rêve d'opium ont-ils vu la vie devenir normale et meilleur marché ? Ils ont donc des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? Ils sont donc sourds à toutes les plaintes ? A toutes les misères ? A toutes les détresses ? Ils ont donc un ventre dur qui les rend insensibles à tout ce qu'il n'est pas bombance et gourmandise ?

Quant au comité des Fêtes qui a organisé le bal des Contes de fées, il prétend, dans son programme, que « dix années de dures réalités succédant à des chocs brutaux veulent que nos âmes voguent vers le rêve ! ».

Sans doute, le rêve est permis, mais la réalité continue. Elle est là, toujours maudite, toujours brutale, toujours décevante. Les hommes vivent toujours dans un temps de malheur où le pain est cher et la vie difficile.

C'est en vain qu'ils attendent les bonnes fées qui doivent changer les destins de la vieille humanité.

S'ils ne s'aident pas eux-mêmes, s'ils ne font pas eux-mêmes le miracle de tout changer, de se construire un monde meilleur, personne ne viendra les secourir.

Un banquet, un bal, voilà ce qu'on trouve pour améliorer le sort des humains.

C'est une dérision et c'est une insulte !

## Education religieuse

« Es-tu chrétien ou païen ? » C'est par cette question que m'aborda, dimanche dernier, mon neveu, joli bambin de 7 ans.

A ma réponse : « Pourquoi me demandez-tu cela ? », il me répondit : « Parce que les païens sont des méchants ; les chrétiens vont leur déclarer la guerre et les tuer. » A mes paroles de raison et de logique, l'enfant répondit : « La Seur nous l'a dit, car cela est déjà arrivé il y a longtemps ; elle a même ajouté : « Les païens sont là dans les bois, derrière la pension. »

Ce ne sont que des réflexions d'enfant. Mais tout de même, il a fallu que cela lui ait été enseigné, et je songe avec effroi que cette guerre idiote entre les catholiques et les protestants a existé, et ces anges de douceur du xix<sup>e</sup> siècle que sont les rattachés ne songent rien moins qu'à recommencer cela et à bourrer consciencieusement, d'une façon intensive, le crâne de ces pauvres mioches.

D'autre part, cet établissement nauséabond, comme tous ceux de cet acabit, d'ailleurs, se trouve à Aulnay-sous-Bois et s'intitule : Orphelinat Saint-Joseph.

En bonne logique, toutes ces nonnes histériques et ces moines fanatiques sont dans leur rôle : Abruiter pour que l'Eglise règne un jour.

Maurice LANGLOIS.

## République vide !

Ça vaut le jus, ce fragment de discours de Painlevé. Ouvrez vos oreilles :

« M. Painlevé poursuit son discours en exprimant sa confiance dans l'union des républicains du Bloc des gauches pour réaliser le programme commun. L'orateur rappelle la phrase de Jaurès : « Dans la République, le peuple impuissant ; sans peuple, République vide !, et termine ainsi : »

« A vous, républicains, de faire en sorte que la République ne soit pas vide ; à vous Socialistes, de faire en sorte que le Peuple ne soit pas impuissant et de ne pas séparer le Peuple de la République. Je sais que c'est votre pensée, que c'est votre volonté, qu'au fond de votre conscience et de vos convictions l'Humanité doit rester votre seul idéal et qu'en tête de l'Humanité doit marcher la France dans un rayonnement unanime de génie. »

Cette république vide, selon Jaurès, c'est tout-à-fait ça ! Vide de pensée, vide d'action contre les exploitateurs et la vie chère, c'est le summum du vide exprimé par des discours plus vides encore !

## LA FLAMME ET L'OMBRE

### Physiologie de Léon Daudet

Mélange de mystère et d'érotisme sentimental, frénésie colorée et fureur impure, sombres imaginations et mensonges compliqués, une flamme de style sur une ombre larvinaire de pensée : telle se présente et se synthétise à nos yeux la physiologie de ce Léon Daudet qui clame tous les jours que notre ami André Colomer est un policier, et qui réclame la tête de cet aide pacifique du nom de Georges Vidal.

Le plus curieux et le plus significatif, en cette affaire, c'est qu'il ne croit pas un mot de ce qu'il avance. Il est un polémiste trop bien informé, un journaliste trop à la page, pour ne pas savoir qu'André Colomer est un intellectuel, militant dévoué de l'Anarchie, entouré d'une famille charmante, épris de ses idées jusqu'à l'abnégation, qui fonda l'Action d'Art, avant que renaisse Le Libérateur, et dont toutes les forces sont tendues vers une active propagande idéologique et positive. Sa plume, quand il l'accuse ignominieusement, doit avoir ce tremblement du stylet dans la main du délateur calomnieux, avant l'heure du crime. Quant à Georges Vidal, qui est fort curieux des trouvailles littéraires de son ennemi, il est de notoriété publique et parisienne qu'il n'y a pas sous le soleil d'esprit plus poétiquement vivant et de cœur plus sensible.

C'est pourquoi malgré nombre d'objurgations, nos deux camarades ont bien raison d'opposer le dédain à la froide injure, et de ne répondre que par un silence glacé à ces coups d'épée truqués, à ces piqures d'un frêlon venimeux qui ne se prend pas lui-même au sérieux.

La physiologie de Léon Daudet, qui aime bien manier le scalpel littéraire, mais qui ne goûte point qu'on se serve de ses méthodes, est celle d'un inquiet verbal et d'un voluptueux de l'idée prédestinée au sadisme.

Fleur du mal éclosée dans une serre bourgeoise où le buste de Sapho faisait pendant à la panoplie de Tartarin, il fit des études de médecine, qu'il interrompit pour jeter sa gourme littéraire sous l'œil attendri d'Edmond de Goncourt. Il revient souvent lui-même sur ces souvenirs de jadis, du temps où la main tremblante et les yeux voilés d'Alphonse Daudet cherchaient à faire reculer la vision désespérante d'une mort prochaine. Il s'initia à tous les secrets de la langue, et il fit le tour de cette Babel des livres et des songes, de cet air frondeur et triste qu'il dissimule sous un tintamarre de vocables grossiers.

En dépit d'une syntaxe sûre d'elle-même, et malgré des néologismes dont tous ne sont pas heureux, ses premiers ouvrages sont des tâtonnements philosophico-romanesques où l'on sent le trouble d'un tempérament qui se cherche et qui succombe souvent sous les angoisses de la chair.

Daudet est un malade littéraire, épris de clarté et de netteté, mais qui se brise contre les murs de l'emprisonnement, et qui devait fatalement devenir un polémiste virulent, injuste, cruel, une sorte de sauvage verbal qui fait danser aux pauvres mots une véritable danse du scalp.

Quand, pour une fois, dans « Les Morticoles », il rencontre une véritable plaie sociale, il la débride avec une juste ironie, mais il gâte son ouvrage par des exagérations malencontreuses qui en diminuent la portée.

Et, soudain, le voici au « Gaulois », puis à la « Libre Parole », et enfin à l'« Action Française », où il se déchaîne, lion bavant cherchant qui dévorer, ne mettant plus de bornes à l'expression de ses rancunes, fouillant comme un chien dans l'ordure la vie privée de ses adversaires, bâtissant des romans avec les secrets mal contrôlés des uns et des autres, créant des légendes obscures, pateageant voluptueusement dans la boue, inventant des sobriquets, montant un théâtre guignol de son invention pour ce grand enfant : le public friand de scandales !

Léon Daudet joue, Léon Daudet s'amuse, Léon Daudet rigole, Léon Daudet jouit. Ça n'a pas d'autre importance, même à ses yeux, croyez-le bien. C'est Tartarin qui se grise à l'ombre du baobab, et qui lance des casquettes en l'air, pour les canarder.

Il n'est pas un homme politique, mais tout simplement un hippophile exaspéré de la plume à cheval sur un canard.

D'ailleurs, il ne comprend guère, dans le domaine des Belles-Lettres, que les violents et les rhéteurs aux biceps saillants. Demandez un peu à Charles Maurras si Léon Daudet est capable sans ennui de lire une stance parfaite de Jean Moréas. S'il n'est pas trop sourd ce jour-là, il vous répondra que Léon est un chirurgien de la plume, mais que la mélancolique beauté d'Eriphile ne saurait toucher un tel obèse au masque blafard...

Sombre bourreau de lui-même, le fils d'Alphonse Daudet est peut-être parvenu maintenant à faire suivre le geste conseillé par Blaise Pascal d'une sorte de conviction factice. Peut-être croit-il, à la manière d'un Jules Soury, à ce Dieu qu'il discutait naguère dans « Germe et Poussière », du temps où sa barque n'avait pas touché l'île de l'Académie Goncourt.

Mais ce n'est là qu'un masque de carton. La vraie figure de cet homme nous apparaît dans ces articles où il défend d'absurde manière la mémoire de son fils Philippe, Armand Galopin est dépassé, et Anne Radcliffe n'est rien produit de plus noir. Il ressemble, en lisant cette légende, à ces fous mus par une idée fixe d'apparence logique, dont l'imagination s'échoue en déductions mathématiques, en digressions algébriques, en paraloges géométriques, et qui vous condamnent à les écouter en vous saisissant le revers du pardessus et en vous accompagnant, à votre grand désespoir, tout un long espace de chemin.

Il est trop simple, il n'est pas assez pittoresque pour lui, il est inconvenant aussi du point de vue bourgeois qu'un Daudet, un membre de l'aristocratique famille Daudet, soit devenu un libéral, un réfractaire, un poète épris de justice et dégoûté du monde de paons et de serpents, du monde de lâche à l'âme damnée où, mis à part quelques sincérités aimantes, il ne rencontrerait que des visages de vertu à faire aimer le vice, et des visages de vice à vous dégoûter du libre plaisir.

Il est trop simple de se contenter loyalement d'accuser, à juste titre, une immonde police coupable du meurtre d'un innocent doué des plus nobles et des plus lyriques vertus intellectuelles.

Il faut, au sadisme purulent de Léon Daudet,

de la piment d'une intrigue anarchiste, le ragout d'un drame de l'Ambigu où il fera intervenir des personnages dont les actes supposés frapperont l'imagination des lecteurs.

Alors, avec une rare impudence dans le mensonge, avec cette conscience dans le mal dont parlait Charles Baudelaire, il accuse, il vitupère, il hurle, et il essaie de salir à jamais de braves gens qui pleurent, eux aussi, sur la mort tragique du poète Philippe Daudet.

La flamme et l'ombre : c'est tout Daudet ! Quand il accuse Marlier et les autres mouchards, nous goûtons le feu de son style, et ses phrases vengeresses nous touchent profondément.

Quand il s'en va, ignoble et courtisé de haine, dans les ombres funambulesques de son roman-cinéma, nous aurions envie de rire s'il n'en résultait pas des ennuis pour d'honnêtes militants, et s'il ne se trouvait pas un juge pour tenir compte de pareilles calembredaines.

Plus tard, quand on étudiera l'histoire littéraire et politique de ce temps-ci, on s'arrêtera curieusement devant cette physiologie de mémorialiste injuste et passionné, jongleur habile de mots à l'emportée, mais on dira, avec une variante, ce que le poète latin disait d'un danseur célebre :

« Il sauta, et il plut, mais son vice était le mensonge ! »

Guy SAINT-PAL.

## UNE INFAMIE

Le directeur de la « Ville de Saint-Denis » qui se dit socialiste, arrange d'une belle manière ses ouvriers.

Un camarade, père de famille, ne gagnant que 430 à 450 francs par mois, trouva une meilleure place au Progrès Commercial ; mais le directeur du Progrès, ami de celui de la ville Saint-Denis, renvoya notre camarade avec un Leau sourire, en lui disant que M. S... c'est le nom de ce manitou — ne le lui avait pas recommandé.

Cherchant du travail, ce camarade se trouva sans argent. Vouant aller toucher sa caution, on ne voulut pas la lui remettre. Il réclama au moins un acompte de cent francs. On lui répondit qu'il fallait un délai d'un mois.

On peut crever de misère, ces exploités-là sont contents !

## « L'EN DEHORS »

L'En-Dehors. — Sommaire du numéro 47. — « Paroles d'hier et d'aujourd'hui », Georges Delbruck. — « Paroles d'un « en-dehors », K. 36 refuseur hollandais de service militaire. — « Guerre aux guerriers », E. Armand. — En guise d'Épilogue. — « Tolstoïisme et Bolchevisme », Valentin Boulgakoff. — « Déception », E. Armand. — « Réalités, Vérités », Gérard de Lacaze-Duthiers. — « En marge des compressions sociales », — « Glanes, Commentaires », — « Les faits et les gestes », de Lusi aux assises de la Spezia. — « Propagande et Tactique anarchistes », Enrico del Gargano. — Croquis-gaules, Comment vivre », Maurice Imbard. — « Fleurs de solitude », E. Armand. — « La Tragédie sexuelle », Pio Bajora. — « Concerant le « programme d'action » de l'en-dehors », Jean Gamba. — « Mon Credo », Florentino Ameghino. — « Grandes prostituées et fameux libertins », Emilio Gamba. — E. Armand. — « L'Effort pour l'effort », Ovide Ducauroy. — « Aux Compagnons, Correspondance », Félix With. H. Bernardon, Mauricius, E. Armand. Le numéro : 30 centimes à envoyer à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

## Nos Échos

Au bar.

Dans un bar de Montmartre, où se montre une poule aux bas dorés, aux bracelets cliquetants, au chapeau invraisemblable...

— C'est celle qui a perdu sa gourmette de 150.000 balles !

— Mince alors !

Et les deux pauvres badauds qui échan-gent ces propos d'un air admiratif, ont des vestons élimés, des chaussures éculées, un air de déche très évident qui se révèle encore par le café-crème dans lequel ils trem-pent un croissant étique, à 8 heures du soir.

Quand donc finirez-vous de vous extasier, misérables victimes de la presse empoison-neuse, devant ces bijoux scandaleux qui brillent sur la peau lépreuse de ces femmes sans cervelle et sans cœur ?

Il y a deux alcoolismes : celui qui conduit au « delirium tremens » de l'assommoir, et celui qui intoxique l'intelligence et lui fait froier des hochets infâmes, créateurs de vices et de crimes.

Bourgeoisie.

Jamais le niveau moral de la bourgeoisie n'a été plus bas.

Gustave Flaubert, qui disait : « Etre bourgeois, c'est penser basement », aurait peut-être fulminé et s'exclamer des raisons meilleures que jamais.

Ecoulez ce dialogue de deux fils à papa : — Moi, je suis les principes de mon père, je joue à la hausse et à la baisse alternativement...

— Tu es comme moi, tu te fous de la vie chère, puisque « les affaires sont l'argent des autres »...

— Tu l'as dit, il n'y a qu'à suivre la montée par des bénéfices parallèles...

Oui, c'est un axiome, et je base dessus toute ma géométrie vitale...

— Ne fais pas de phrases, ça gâte tout, les phrases...

— Tu as raison, allons manger chez Marguery.

Et ils montèrent l'escalier de ce restaur-

ant, en hurlant un pauvre camelot in-

firmé qui essayait de relancer ses vieilles

savates.

## LES SPECTACLES

Opéra. — 20 heures : Le Jardin du Paradis ; La Nuit ensorcelée.

Opéra Comique. — 20 heures : Lakmé ; Caval-leria Rusticana.

Gaité Lyrique. — Rip.

Trionon Lyrique. — Les Dragons de Villars. Théâtre des Champs-Élysées. — Relâche.

Comédie-Française. — 20 h. 15 : Le Vieil homme.

Porte Saint-Martin. — L'Amour.

Comédie des Champs-Élysées. — Knock ; La Scintillante.

Studio des Champs-Élysées. — A l'Ombre du Mal.

Nouvel Ambigu. — Tu ne tueras point.

Théâtre des Arts. — La Rivale de l'Homme.

Théâtre de Paris. — La Tentation.

Gymnase. — La Galerie des Glaces.

Mathurins. — Terre inhumaine.



# A travers le Monde

## ANGLETERRE

### LE DOCUMENT ZINOVIEF EST-IL AUTHENTIQUE ?

L'on se souvient du tollé général lors de la dernière campagne électorale anglaise, lorsque fut publié un certain document révolutionnaire, attribué à Zinoviev et adressé à la classe ouvrière de Grande-Bretagne. Le gouvernement anglais en la personne de Mac Donald protesta auprès de Rakovsky, ambassadeur russe, mais le gouvernement des Soviets a désavoué le manifeste et déclara qu'il était l'œuvre d'un mauvais plaisant, que le faux était grossier et évident, et que Zinoviev n'en était pas l'auteur.

Or la commission ministérielle, présidée par M. Chamberlain, et qui s'occupe du document Zinoviev, va, semble-t-il, conclure à l'authenticité du document, et on laisse entendre que le gouvernement conservateur pourrait bien à ce sujet rompre les relations diplomatiques avec la Russie.

Ce ne sont cependant que des bruits, et tout s'arrange probablement. Cependant l'on se demande à quoi rime cette politique à double tranchant. Ou la Russie entend traiter avec les puissances bourgeoises, et elles n'aura pas l'appui du prolétariat, ou alors elle brisera ses relations bourgeoises, poursuivra la Révolution en pleine liberté, et le prolétariat mondial aura le devoir de la soutenir et de la sauver.

## RUSSIE

### SUR LA MORT DE LORD KITCHENER

Il y a en Angleterre une légende qui veut que lord Kitchener, le ministre de la guerre, dont le bateau fut torpillé en pleine mer, ait été rendu en Russie, ne soit pas mort. Lord Kitchener est bien mort, et c'est la seule chose qu'il a de commun avec de pauvres bougres qui eux ne voulaient pas la guerre.

Or, certaines révélations, faites à Stockholm par le général Komisaroff, ne manquent pas, si elles sont confirmées, de jeter un peu de lumière sur les intrigues et les conspirations de la cour impériale russe.

Le général Komisaroff, qui fut chef de la police secrète sous le régime tsariste, a déclaré que de hautes personnalités de la cour russe, y compris la tsarine et le moine Raspoutine, tous favorables à l'Allemagne, furent responsables de la mort tragique de lord Kitchener.

Selon le général Komisaroff, un certain personnage cachant sa personnalité sous le nom de Schewedow, eut connaissance des ordres secrets qui avaient été donnés à la flotte britannique et se rendit à Stockholm pour prévenir le gouvernement allemand.

On sait le reste, et cela ne nous étonne pas. Mais ce qui est terrible, c'est que, pour des raisons de sympathie ou d'antipathie des grands et des puissants, l'on fait tuer des millions d'innocents.

Nous apprendrons avec le temps bien d'autres choses encore sur la sinistre guerre.

## EGYPTE

### LE TRÔNE CONTRE LE GOUVERNEMENT

Il n'y a pas huit jours que le roi Fouad a ouvert le Parlement égyptien et rien ne faisait présager la crise politique qui vient de s'ouvrir en Egypte.

Le président du Conseil, Zagloul pacha, a cependant donné hier sa démission au roi. Les raisons qui le décident restent obscures et le premier ministre a déclaré qu'il n'entendait pas se laisser saper par ces intrigues.

Le désaccord entre le trône et le gouvernement est-il d'ordre politique ou personnel ? Nous le saurons bientôt. Toujours est-il que la nouvelle de la retraite de Zagloul pacha a soulevé en Egypte une vive émotion et que des manifestations se sont déroulées au Caire et à Alexandrie.

Dans la situation critique dans laquelle se trouve vis-à-vis de l'Angleterre le nationalisme égyptien du premier ministre lui a valu une grosse popularité et le Parlement se rend compte des difficultés qu'il rencontrerait si le roi n'arrivait pas à retenir Zagloul au pouvoir, c'est sans doute pourquoi un grand nombre d'entre eux se

sont rendus auprès du roi pour lui demander de refuser la démission.

Voilà donc ouverte une nouvelle crise politique qui menace d'avoir de grandes conséquences.

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE

### C'EST A COUPS DE REVOLVER QU'ILS SE DISPUTENT LA PRESIDENCE

Voilà des meetings politiques qui ne manquent pas de gaieté. Les Argentins ont le sang chaud et le prouvent.

Le Parti radical avait organisé, à Buenos-Ayres, un grand meeting, et l'assistance était nombreuse mais divisée. Il y avait des partisans du président Irigoyen et des partisans de Alvoa. Les uns ne pouvant convaincre les autres, les partisans du président Irigoyen sortirent leur revolver et tirèrent sur leurs adversaires, tout comme de simples communistes.

Ca va bien. Si les radicaux commencent à faire de l'action directe, tout est pour le mieux. Espérons que les travailleurs sauront s'inspirer des exemples de leurs maîtres, si prompts à user de la violence, et que lorsque celle-ci s'exercera sur la classe ouvrière, ils sauront répondre comme le font leurs maîtres, avec des armes modernes.

## INDES NÉERLANDAISES

### LES CRIMES DE LA « PROPRIÉTÉ »

La propriété fait chaque jour des victimes, et les propriétaires sont parfois pris à leur propre piège. C'est ce qui vient d'arriver à un vieux Chinois.

On mande de Solo qu'un terrible drame de famille, qui s'est déroulé dans le quartier chinois, vient d'être découvert à Solo. Au cours d'un conseil de famille, les enfants d'un vieux Chinois avaient décidé de tuer leur père afin de pouvoir se partager ses terres.

Le malheureux fut ligoté par ses deux fils et porté à un endroit dans la campagne où attendaient les filles et leurs maris. L'infortuné père fut alors tué à coups de couteau par ses propres enfants. Pour partager les responsabilités, chaque membre de la famille avait dû prendre part à l'horrible parricide.

Ce fut une femme, avertie par un enfant de douze ans qui avait assisté au crime, qui avertit les autorités. Tous les coupables ont été arrêtés.

Peut-on trouver une excuse à l'acte abominable de ces individus ? Aucune ; mais la justice bourgeoise est-elle bien qualifiée pour juger ces misérables ? N'est-ce pas toute notre société qui se discrédite dans ce fait divers de quelques lignes ?

Ils sont peu intéressants ces « héros » qui assassinent pour s'emparer de cette terre qui ne devrait appartenir qu'à ceux qui la cultivent. Mais, malheureusement, tant que la propriété existera, nous assisterons à ces horribles scènes et la « justice » n'arrivera jamais à réduire les crimes qui sont les effets directs dont la propriété est la cause.

## En peu de lignes...

### Rixe rue de Flandre

En face le numéro 141, rue de Flandre, l'autre nuit, Ali Ben Mohamed Maklousi, manoeuvre, demeurant passage Goix, a été frappé de deux coups de couteau au ventre par Mohamed Ben Said Alou, 36 ans, 24, rue de Cambrai. L'état du blessé est désespéré. Le meurtrier est arrêté.

Les discussions qui finissent mal  
Au cours d'une stupide discussion entre civils et militaires, rue Lagrange, le sergent Mohamed Kalili, du 8<sup>e</sup> colonial, caserne Clignancourt, a été grièvement blessé par Amar Zaranci, raffineur, 3, rue Lanneau. Etat grave du blessé. L'agresseur est arrêté.

### Un camion tamponné et projeté dans un magasin

Montpellier, 16 novembre. — Au cours de l'après-midi d'hier, à Béziers, François Favier, garçon livreur, chargeait un fourneau-cuisinier sur un camion, quand un autre camion automobile le télescopait, le projetant dans la vitrine d'un magasin voisin tenu par Mme Garrigues. Cette dernière eut la jambe déchiquetée par la roue de la

voiture tamponnée ; le livreur Favier fut relevé mort et affreusement mutilé. Roger Marti, chauffeur du camion tamponneur déclara que sa direction cassa alors qu'il cherchait à éviter un autre véhicule.

### Le métro déraile

A la porte de Champerret, une rame de métro a déraillé hier matin. Il n'y a pas d'accident de personne, mais les dégâts matériels sont assez importants. Les voies étant obstruées, la station Champerret fut fermée, et le terminus de la ligne n° 3 reporté à la station Pèreire jusqu'à onze heures du matin.

### Un boulanger disparaît à Ivry

M. Charles Bernardin, 41 ans, boulanger, place Parmentier, à Ivry, parut samedi, à onze heures de son domicile pour faire un versement de 2.000 francs à la Banque. Il n'a pas reparu.

### Remisier arrêté

Lyon, 16 novembre. — Sur mandat du Parquet de Bourg, on a arrêté, ce matin, Léonce-Aimé Bouchérand, 35 ans, remisier, 2, place de la Bourse, inculpé dans la récente affaire des manoeuvres contre la Rente française.

### Les doléances des mutilés

Lyon, 16 novembre. — Une délégation du Cartel des victimes de la guerre, comprenant dix-sept associations d'anciens combattants, a présenté, ce matin, au préfet, un ordre du jour demandant l'ajustement du taux des pensions au coût de la vie, protestant contre les restrictions au projet primitif du gouvernement. Le préfet a promis de transmettre ces doléances au président du Conseil.

### Ouvriers sans abri

Saint-Etienne, 16 novembre. — Un incendie a détruit, dans la commune de Saint-Genest-Malifaux, un hameau de quatre maisons, où logeaient plusieurs familles d'ouvriers, à présent sans abri.

Il n'y a pas eu d'accident de personnes, mais les dégâts sont importants, et la misère guette les sinistrés, car les Pouvoirs publics se soucient fort peu de réparer de tels désastres.

### PARIS ET BANLIEUE

— A 2 h. 30 hier matin deux taxis se sont tamponnés à l'angle des rues Royale et Saint-Honoré. M. Robert Vernon, 25 ans, 156, rue Fagelle, à Levallois, qui occupait un des véhicules, a été grièvement blessé.

— Rue Jouffroy, à 1 h. 30 hier matin, M. François Charbonnel, 35 ans, vendeur, 169, avenue de Clichy, a été renversé par une auto qui a pris la fuite. Etat grave.

### DEPARTEMENTS

— A Rotangy (Oise), M. Casimir Delassalle, 68 ans, se pend dans sa chambre. Neurasthénie.

— A Cherbourg, au café, M. Jules Kiefer s'écrie soudain : « J'en ai assez ! », et il se brûle la cervelle.

— L'explosion d'un réservoir d'auto provoque l'incendie de l'immeuble de M. Bouville, à Chahenoy (Vosges).

— L'instituteur Georges Machavoine, 46 ans, est écorché, pour attentat aux mœurs, sur ses élèves, à Parou (Yonne).

— Mme Marie Beary, 45 ans, de Waly (Meuse), disparue depuis un mois, est découverte dans un bois. Elle était morte de froid et de faim, une partie du visage avait été rongée par les animaux.

— Mme veuve Baugnon, de Bar-le-Duc, 58 ans, met le feu à ses vêtements. Elle est carbonisée.

— A Villers-Outreaux, M. Druon Lutger tombe du rapide dit « Dijonnais » et se tue.

— Un sanglier a mordu la jeune Julia Godard, 13 ans, de Concarneau. L'enfant est dans un état grave.

## LEURS DIVIDENDES

— Mlle Louise Moreau, 24 ans, cuisinière chez M. Debost, propriétaire à Dijon, a été trouvée électrocutée dans la cave où elle avait, par mégarde, touché des fils à haute tension.

— A Trosly-Breuil, M. Joseph Fortier, 49 ans, ayant voulu arracher une plante dont les racines s'étaient fixées entre deux énormes blocs de pierre, est écorché par la chute de ces masses et tué sur le coup.

— Alfred Lagoutte, charretier, est tombé dans la Saône, à Dijon. Le courant violent entraîna le corps qui ne put être retrouvé.

— Un bûcheron Angelo Alfier, âgé de 35 ans, de Montgobert, était occupé dans la

forêt de Villers-Cotterets, à abattre un hêtre, au heurt d'une chute, lorsque l'arbre, dans sa chute, vint heurter un autre hêtre qui se brisa et tomba sur le bûcheron qui eut le crâne fracassé. La mort fut instantanée.

— A Bourg, le terrassier Louis Gex, âgé de 48 ans, travaillant en bordure de la route nationale de Seyssel, lorsqu'un cycliste, M. Thiboud, dont les freins ne fonctionnaient pas, arriva sur lui à toute vitesse. Grièvement atteint par la machine, en pleine poitrine, le malheureux terrassier succomba.

## Le meeting de la Grange-aux-Belles

Nos camarades des Editions internationales, d'accord avec l'Union Anarchiste, avaient organisé, hier après-midi, un meeting international, où des orateurs de différentes langues prirent la parole. Il eut un véritable succès. Tous nos malheureux camarades expulsés en Belgique ont vraiment passé leur dernière journée en ce pays avec joie.

Devant environ quinze cents personnes, notre camarade Bastien prit d'abord la parole. Il invita les travailleurs de tous les pays à s'unir pour qu'en un seul bloc les frères du monde entier abolissent les frontières et que, dans un effort où chacun aurait sa part, ils suppriment le capital qui, lui, est plus internationaliste que les travailleurs.

Le camarade Borghi fit, en italien, un large exposé, qui eut un gros succès parmi les copains de cette langue. Sacha, en russe, s'adressa aux révolutionnaires du pays bolcheviste ; son exposé fut interrompu d'interruptions, mais après avoir invité les orphes qui étaient dans la salle au silence, il put finir son exposé.

Colomer nous parla du syndicalisme et de l'erreur qu'il avait commise en s'enchaînant à un parti politique quel qu'il soit. Et satisfaisant toutes les dictatures, il reprit les paroles de Bastien et demanda aux travailleurs de tous pays à s'unir pour lutter contre tous les gouvernements.

Orben, en espagnol, mit à vif la plaie qui venait de se cicatriser et emporta tous ses copains dans un seul élan, qui clamaient leur volonté de voir vivre notre idéal à tous : l'Anarchie.

Pour clore, Sébastien Faure groupa les conclusions de chaque orateur, félicita les jeunes et les vieux. Il apporta son encouragement aux copains qui doutaient et à tous ceux qui luttent.

Une bonne soirée de propagande. Un bon encouragement pour nos malheureux camarades qui partent là-bas dans l'exil, loin de chez eux, loin de chez nous...

## Bavardages

— A Luxembourg, Herriot se fatigue les ménages à nous parler — ô nouveauté ! — de la sécurité et des alliés.

— Justin Godart inaugure des plaques de marbre, avenue Victoria, pour nous prouver que l'Assistance publique n'a pas un cœur de pierre.

— Nollet, à Chaumont, parle devant un monument aux morts. C'est au moins la millième, et ça ne le ressuscite pas.

— Naudin, préfet de la Seine, en inaugurant aussi un autre, à Chevilly, et devant une pyramide, prononce un topo pyramidal.

— Rioler, conseiller municipal de Paris, chante la gloire d'un nommé Wilhem, devant la mairie du troisième. Si ça pouvait adoucir les mœurs !

— Raynaldi, à Dijon, s'empiffre dans le banquet gastronomique, et parle au dessert. Pas sur la vie chère !

— A Eprenay, Bovier-Lapierre dégoise quelques fables aux mutilés.

— A Sartrouville, Bonneloy-Sibour inaugure une nouvelle mairie. Et l'on ne construit toujours pas des maisons à Lon marché !

## Poincaré (incognito)

Ca, c'est épatant ! Le bonimenteur Poincaré, le chanteur perpétuel et barbant de tous les refrains démodés du patriotisme, est venu « incognito » à Strasbourg.

Il avait remis son phonographe à la consigne.

Il est vrai qu'Herriot est un peu là pour reprendre les couplets du petit avocat, en les transposant sur la portée gauche du clavier politique.

On a un orateur jovial à la place d'un orateur frigide.

Et c'est tout le changement !

## Les brutes opèrent

Une réunion de la Fédération ouvrière des Mutilés avait lieu, à 5 heures, à la salle Japy, place Voltaire, et s'achevait dans le calme le plus complet.

Les mutilés, à la sortie, voulurent manifester pacifiquement, montrant seulement leurs pancartes.

Mais la police veillait. Sur les 150 manifestants environ, se précipitèrent un millier de flics, les poings en avant.

Ils n'épargnèrent ni femmes, ni enfants, piétinant même un gosse de 4 ans, s'acharnant sur une pauvre femme et tombant à bras raccourcis sur des infirmes, des manchots, des unijambistes.

Ce fut un spectacle écœurant. Ils conduisirent au poste une douzaine de personnes.

Véritablement, ces êtres à face bestiale avaient l'air de s'exercer sur des faibles pour se faire la main.

Les brutes opèrent, mais il faudra mettre un terme à de tels procédés.

## Conseil d'administration du "Libertaire"

Présents administration, rédaction, Mésial, Bianco, Mualdes, Coutural, Doucet, Saling, Theureau, Comité Bonomini.

Delecourt explique la situation du *Libertaire* : les démarches chez Hachette, le bouillonnage pour la province plus important en septembre par suite de rentrée des bouillons de plusieurs mois ; pour la publicité, trois maisons ont donné des réponses favorables. On a des espoirs.

La vente a légèrement augmenté à Paris. Le délégué du Comité Bonomini promet de faire un appel pour le *Libertaire*.

Le Conseil décide de lancer un emprunt de 100.000 francs, et de rappeler aux groupes qu'ils se sont engagés à soutenir pérennément le *Libertaire*. Un appel sera aussi lancé aux syndicats autonomes.

Ces appels seront faits par la voie du journal et par circulaire.

## LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

### TROISIEME LISTE DE LA 7<sup>e</sup> TRANCHE

Reçu par l'administration :

Dejager, 2 ; Gady, 2 ; Arthur, Briollet, Deschryer, Henri, 3 ; Moreau de Trélazé, José Bach, Periguan, Jean, Henri, Moreau, de Bezons, Groupe du 12<sup>e</sup>, Paris, 10 ; Gaudin, Marchaudet, Valéry, Afficheur, Emile Gosselin, 2 ; Di Bella Salvador, 2 ; Neveux, à Saint-Chéron, Bréfort Yves, Bréfort Henri, Mahé Jean, Coquilhat, Jeanne et René, ensemble, 6 ; M'enche, Carrell, Orgelati, F. C., Guignard, Marcel, Ernest, Paris (12<sup>e</sup>), Myrghadella, A. Perrin, Lyon, Jean Coriau, de Saint-Nazaire, Charles Arthur, de Carvin, 2 ; collecte faite au chantier Saprimetier de Gerbault, de Lyon, versé par Audibert, 2 ; Groupe idiste anarchiste de Paris, 2 ; Valette, Renard, Lacourt et Laurent, 2 ; Le-masson et sa compagnie, 2 ; Groupe de Morsan, 2 ; H. Sorg, 2 ; Léon Martin, de Cosne, 2 ; Galy, May et Eugène Delarue, liste 5978, versé par Buenaventura, de Châtillon (Saône), 11 ; un coiffeur, 2 ; Mirazoli, 2 ; Boesmi, Fillette Louis, Villeurbanne, 2 ; M. V. Das, La Frette, Giston, Paris, A. Martinez, 4 ; P. M., Drancy, Desplanques, Vitry, M. C. 2 ; H. S. 2 ; Paul Patot, Viollet, per est fils, 2 ; deux taxis, 4 ; n'importe qui, Gabriel Miden, Orléans, 2 ; Geneviève d'Argenteuil, 2 ; Janet, 2 ; Courvoisier, Brouillet, 2 ; Simon Cucy, Marseille, Divry René, 2 ; Colange, Brager, Perdrix, Pencoud, 2 ; N. 6 ; Elasse, Bocher, Debaque, Bicot, André Lucien, 2.

Reçu par chèques postaux :

Gaillard, 2 ; T. Tournaux, Reims (Marne), 2 ; trois copains de Boujars-sur-Liban, versé par Gay Jacques, 3 ; Bréchant, Peyronnolle, Gard, Araud et Vallard, de Grenoble, 2 ; Sauvagnan, Beneture, 2 ; Ledin, 2 ; Jourdan, Chabanis, 2 ; Pomard, 2 ; Roussel, Pasquier, 2 ; versé par Beneture Raphaël, de Saint-Etienne, 2 ; Simon, de Châteauroux, Derbe, et sa compagnie, Lyon, 2 ; Baudin, Cherbourg, Journet, Lyon, 2 ; francs, Leroy Gabriel, Lis Ly (S.-et-M.), Hiverand Albert, Paris (13<sup>e</sup>), Le Lay, Treguer Jean, 2 ; Le Poullet, Trélazé, Groupe de Roubaix, 10 ; Michébilhe, Saint-Henri, Daulis André, Narbonne (Aude), 8 ; Berauché Henri, Béthune, Arnaud et Albert Plot, à Albi (Tarn), 2 ; Michel-Joseph Ternay, 9 ; Eugène Logé, Paris (11<sup>e</sup>), 2 ; M. Pinter, Brest, Albert Gobeaud, Paris (14<sup>e</sup>), 2 ; Nicolas Faucoux, Billancourt, 2 ; Grabet Pierre, Marseille, Nicolet, de La Rochelle, 2 ; Péquaux, Reims (Marne), 2 ; Louis Gaudouin, Grenoble, 2 ; Scouin, et Barbe, de Vairelles, 2 ; Jean Passeron, Mourillon, Toulon, 2 ; Achille Volk, 2 ; Crouton, Agen, 2 ; Dubois F., 2 ; Dugné R., 2 ; Vergnaud, 2 ; versé par Vergnaud Louis, à Thiers, Eugène et Edmée, de Glen, 3 ; René Yvelot, Lorient, E. Borne, Gennevilliers, Daumas, 3 ; versé par Estelle Borne, Champigny-sur-Seine.

Total de la présente liste ..... 1.297,00

Total de la liste précédente ..... 2.586,60

Total à ce jour ..... 3.793,60

FEUILLETON DU LIBERTAIRE 16 NOVEMBRE 1924. — N° 149.

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

## Les souffrances de l'inventeur

« Votre Lucien est un homme de poésie et non un poète, il rêve et ne pense pas, il s'agite et ne crée pas. Enfin c'est, permettez-moi de le dire, une femmelette qui aime à paraître, le vice principal du Français. Ainsi Lucien sacrifiera-t-il toujours le meilleur de ses amis au plaisir de montrer son esprit. Il signifiera volontiers demain un pacte avec le démon, si ce pacte lui donnait pour quelques années une vie brillante et luxueuse. N'a-t-il pas déjà fait pis en troquant son avenir contre les passagères délices de sa vie publique avec une actrice. En ce moment, la jeunesse, la beauté, le dévouement de cette femme, car il en est adoré, lui cachent les dangers d'une situation que ni la gloire, ni le succès, ni la fortune, ne font accepter par le monde. Eh bien, à chaque nouvelle séduction, votre frère ne verra, comme aujourd'hui, que les plaisirs du moment. Rassurez-vous, Lucien n'ira jamais jusqu'au crime, il n'en aurait pas la force ; mais il accepterait un crime tout fait, il en partagerait les profits sans en avoir partagé les dangers : ce qui semble horrible à tout le monde, même aux socialistes. Il se méprisera lui-même, il se

repentira ; mais, la nécessité revenant, il recommencerait ; car la volonté lui manque, il est sans force contre les amorce de la volupté, contre la satisfaction de ses moindres ambitions. Paraissez comme tous les hommes à poésie, il se croit habile en escamotant les difficultés au lieu de les vaincre. Il aura du courage à telle heure, mais à telle autre il sera lâche. Et il ne faut pas plus lui savoir gré de son courage que lui reprocher sa lâcheté. Lucien est une harpe dont les cordes se tendent ou s'amollissent au gré des variations de l'atmosphère. Il pourra faire un beau livra dans une phase de colère ou de bonheur, et ne pas être sensible au succès, après l'avoir cependant désiré.

« Dès les premiers jours de son arrivée à Paris, il est tombé dans la dépendance d'un jeune homme sans moralité, mais dont l'adresse et l'expérience au milieu des difficultés de la vie littéraire l'ont ébloui. Ce prestidigitateur a complètement séduit Lucien, il l'a entraîné dans une existence sans dignité sur laquelle, malheureusement pour lui, l'amour a jeté ses prestiges. Trop facilement accordée, l'admiration est un

signe de faiblesse : on ne doit pas payer en même monnaie un danseur de corde et un poète.

« Nous avons été tous blessés de la préférence accordée à l'intrigue et à la friponnerie littéraire sur le courage et sur l'honneur de ceux qui conseillaient à Lucien d'accepter le combat au lieu de dérober le succès, de se jeter dans l'arène au lieu de se faire un des trompettes de l'orchestre.

« La société, madame, est, par une bizarrerie singulière, pleine d'indulgence pour les jeunes gens de cette nature ; elle les aime, elle se laisse prendre aux beaux semblants de leurs dons extérieurs ; d'eux, elle n'exige rien, elle excuse toutes leurs fautes, elle leur accorde les bénéfices des natures complètes en ne voulant voir que leurs avantages, elle en fait enfin ses enfants gâtés. Au contraire, elle est d'une sévérité sans bornes pour les natures fortes et complètes. Dans cette conduite, la société, si violemment injuste en apparence, est peut-être sublimée. Elle s'amuse des bouffons sans leur demander autre chose que du plaisir, et les oublie promptement ; tandis que, pour plier le genou devant la grandeur, elle lui demande de divines magnificences. A chaque chose, sa loi. L'homme d'argent doit être sans tâche, la création m'entend de la mode à la droite d'être légère, bizarre et sans consistance. Aussi, malgré ses erreurs, peut-être Lucien réussira-t-il à merveille, il lui suffira de profiter de quelque veine heureuse, ou de se trouver en bonne compagnie ; mais s'il rencontre un mauvais ange, il ira jusqu'au fond de l'enfer. C'est un brillant assemblage de belles qualités brodées sur un fond trop léger ; l'âge emporte les fleurs, il ne reste un jour que le tissu ; et, s'il est mauvais, on y voit un baillon.

« Tant que Lucien sera jeune, il plaira ;

mais, à trente ans, dans quelle position sera-t-il ? Telle est la question que doivent se faire ceux qui l'aiment sincèrement.

« Si j'eusse été seul à penser ainsi de Lucien, peut-être aurais-je évité de vous donner tant de chagrin par ma sincérité ; mais, outre qu'éluder par des banalités les questions posées par votre sollicitude me semblait indigne de vous, dont la lettre est un cri d'angoisse, et de moi, dont vous faites trop d'estime, ceux de mes amis qui ont connu Lucien sont unanimes en ce jugement : j'ai donc vu l'accomplissement d'un devoir dans la manifestation de la vérité, quelque terrible qu'elle soit. On peut tout attendre de Lucien en bien comme en mal. Telle est notre pensée, en un seul mot, où se résume cette lettre. Si les hasards de sa vie, maintenant bien misérable, bien chancelante, ramenaient ce poète vers vous, usez de toute votre influence pour le garder au sein de sa famille ; car, jusqu'à ce que son caractère ait pris de la fermeté, Paris sera toujours dangereux pour lui. Il vous appellait, vous et votre mari, ses anges gardiens, et il vous a sans doute oubliés ; mais il se souviendra de vous au moment où, battu par la tempête, il n'aura plus que sa famille pour asile ; gardez-le donc votre cœur, madame, il en aura besoin.

« Agréez, madame, les sincères hommages d'un homme à qui vos précieuses qualités sont connues, et qui respecte trop vos maternelles inquiétudes pour ne pas vous offrir ici ses obéissances en se disant : « Votre dévoué serviteur, « D'ARTHEZ. »

Deux jours après avoir lu cette réponse, Eve fut obligée de prendre une nourrice, son lait tarissait. Après avoir fait un dieu de son frère, elle le voyait dépravé par

l'exercice des plus belles facultés ; enfin, pour elle, il roulait dans la boue.

Cette noble créature ne savait pas transiger avec la probité, avec la délicatesse, avec toutes les religions domestiques cultivées au foyer de la famille, encore si pur, si rayonnant au fond de la province.

David avait donc eu raison dans ses prévisions. Quand le chagrin qui mettait sur son front si blanc des teintes de plomb fut confiné par Eve à son mari, dans une de ces limpidités conversations où le ménage de deux amants peut tout se dire, David fit entendre de consolantes paroles. Quoiqu'il eût les larmes aux yeux en voyant le beau sein de sa femme tari par la douleur, et cette mère au désespoir de ne pouvoir accomplir son œuvre maternelle, il rassura sa femme en lui donnant quelques espérances.

« Vois-tu, mon enfant, ton frère a péché par l'imagination. Il est si naturel à un poète de vouloir sa robe pourpre et d'azur, il court avec tant d'empressement aux fêtes ! Cet oiseau se prend à l'éclat, au luxe, avec tant de bonne foi que Dieu l'excuse là où la société le condamne !

« Mais il nous tue... s'écria la pauvre femme.

« Il nous tue aujourd'hui comme il nous sauvait il y a quelques mois en nous envoyant les prémices de son gain ! répondit le bon David, qui eut l'esprit de comprendre que le désespoir menait sa femme au delà des bornes et qu'elle reviendrait bientôt à son amour pour Lucien. Mercier disait dans son *Tableau de Paris*, il y a environ cinquante ans, que la littérature, la poésie, les lettres et les sciences, que les créations du cerveau ne pouvaient jamais nourrir un homme ; et Lucien, en sa qualité de poète, n'a pas cru à l'expérience de cinq siècles.

(A suivre)



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## La deuxième motion de la Conférence syndicaliste

La « Libertaire » a signalé en son temps les comptes-rendus de la Conférence de la Minorité Syndicaliste qui s'est tenue les 1<sup>er</sup> et 2 novembre, et il a publié les décisions prises.

Afin de renseigner exactement les militants, il avait été convenu que les deux motions soumises à la Conférence seraient publiées. La motion acceptée a été insérée intégralement dans le « Libertaire » du 7 novembre. Par suite d'une omission, la motion non acceptée ne fut insérée qu'en partie dans le « Libertaire » du lendemain.

C'est pourquoi nous la publions « intégralement » ci-dessous :

La Conférence des syndicats minoritaires, des minorités syndicalistes et des syndicats autonomes, réunie les 1<sup>er</sup> et 2 novembre 1924, avenue Mathurin-Moreau, proclame à nouveau :

« 1<sup>re</sup> Toute la valeur de la Motion d'Amiens, charte du syndicalisme révolutionnaire, rappelle que le syndicalisme, groupement économique du prolétariat, doit se situer en dehors et au-dessus de tous les partis politiques et sectes philosophiques ;

« 2<sup>e</sup> Qu'il suffit, pour être syndicaliste, de vouloir la disparition du régime économique actuel (patronat et salariat) ;

« 3<sup>e</sup> Qu'en conséquence, les mêmes organismes professionnels doivent grouper tous les salariés, quelles que soient leurs opinions politiques ou leurs théories philosophiques : réformistes comme révolutionnaires, anarchistes comme communistes, rationalistes comme spiritualistes.

« La Conférence constate que ces principes, qui sont la base même du syndicalisme, ne sont nullement respectés et qu'elle se trouve actuellement en présence de deux organismes syndicaux, dont les états-majors sont également inféodés à des partis politiques. Ces organismes sont évidemment ennemis, puisque les partis politiques qui ont leur sympathie sont momentanément adversaires. Elle constate aussi, douloureusement, que cette division du prolétariat crée son inaction et son apathie en face d'un capitalisme agressif.

« La Conférence conclut en affirmant l'absolue nécessité du retour à l'unité syndicale, mais elle ne peut s'empêcher de voir la résistance opposée à cette unité par les deux majorités confédérales et elle ne peut faire confiance pour sa réalisation qu'au bon sens des syndiqués eux-mêmes, que la Minorité a le devoir d'éclairer. Pour cela, elle déclare indispensable de continuer et d'organiser la propagande de la Minorité auprès des syndiqués, que ces syndiqués soient d'ailleurs affiliés à l'une ou l'autre C. G. T. ou même à aucune. Mais, ne pouvant se substituer aux syndicats, qui sont la base même du syndicalisme, sa vie, d'où doivent partir les directives, pour ce qui est des décisions d'application ou de son affiliation à un organisme central, la conférence, respectant en cela le principe fédéraliste, qui est d'essence syndicaliste en opposition au principe centraliste d'essence politique.

« Déclare laisser les syndicats libres et seuls juges de leur action future.

Cependant la Conférence décide ce qui suit :

« Les Syndicalistes révolutionnaires de chaque industrie devront se réunir localement en une organisation syndicaliste révolutionnaire unique. Cette organisation devra réunir pour étudier et définir la tactique d'ensemble des S. R. de cette industrie. Des commissions particulières, composées de syndiqués adhérant au même syndicat (autonomie, la C.G.T. et C.G.T.U.) détermineront les modalités d'application de cette tactique générale dans leur syndicat particulier.

« Des organisations syndicalistes révolutionnaires comprenant des commissions particulières (autonomes, C.G.T. et C.G.T.U.) seront constituées à tous les échelons de l'organisation syndicale.

« Un Comité central composé de représentants de chaque industrie sera mandaté par des conférences périodiques pour coordonner la tactique des organisations syndicales révolutionnaires du pays. Il devra veiller à ce que soit poursuivie l'étude de l'organisation syndicaliste d'avenir, et sur le plan actuel, commencée par la commission de travail.

« Des conférences périodiques par industrie, par département ou région et nationale, devront se tenir. Elles discuteront de la tactique à entreprendre pour la réalisation de l'Unité syndicale, et pour placer le mouvement libre et indépendant vis-à-vis des partis et des sectes, et sur le plan de la lutte de classes, tel que l'a défini la Charte d'Amiens en 1906. »

## Les rongeurs à l'œuvre

Continuant leur triste besogne de recrutement (non pour défendre le syndicalisme, mais plutôt pour l'assassiner), un essaim de voyautes cellularistes vient de prendre son envol : le zéaillant Vésine, le miteux Lavé, le peintre honoraire Clavier, le charpentier fromagiste Toulade, tous payés par la C. G. T. U., se livrent actuellement à une active besogne de recrutement pour le P.C. Rien n'embarrasse ces « mas-tu-vu », circulaires confidentielles ou officielles signées soit d'un secrétaire d'Union départementale ou bien par la soi-disant minorité du « serrurier » Vésine. Leurs arguments sont bien connus : contre les scissionnistes, pour protester contre les exclusions de membres de la Tcheka, mais pour l'Unité, motus.

La bataille est officiellement organisée contre les anarchos bourgeois, les contre-révolutionnaires, agents stipendiés de la bourgeoisie, etc., coupables de ne pas s'incliner devant les ukases de P. S. R. Sonnant du cor à en perdre haleine, les rhabatteurs cellularistes rayonnent à l'envie dans toute la France pour tenter de créer une majorité factice qui, demain, destituerait automatiquement la vieille Fédération du Bâtiment, la seule qui ait conservé son esprit d'indépendance et vraiment révolutionnaire.

Le mauvais coup réussit parfois à l'aide

du subterfuge bien connu d'aller recruter des mains qui se livrent à l'appel du néophyte, et alors le tour est joué. Mais par contre, il est des syndicats que les pâles étoiles de la Grange alimentaire hésitent à visiter. N'insistons pas.

Or, l'œuvre de division de ces syndicalistes éprouvés est flagrante ; des syndicats puissants ont vu fondre comme beurre leurs cotisations qui, écourtées et souvent déçues par les querelles intestines soulevées par eux, ne veulent plus assister à ces tristes spectacles.

Allons ! la comédie a assez duré, le syndicalisme véritablement révolutionnaire doit triompher de tous ces batailleurs émanant agissant sur des « mots d'ordre » émanant de gens qui n'ont rien de commun avec les syndicats ouvriers, et puisque ces gens ne veulent réaliser l'Unité que lorsqu'il leur plaira, les véritables militants restés à leur poste de combat doivent avoir le courage de démasquer les usurpateurs.

Devant la démagogie des chefs moscou-taires, diviseurs avérés de notre pauvre classe ouvrière, levons nos bras vengeurs. Contre ces rongeurs sans vergogne, préparons les rêts dans lesquels ils viendront se faire prendre eux-mêmes : c'est-à-dire qu'il nous faut travailler d'arrache-pied pour rénover notre syndicalisme et le rendre indépendant.

Notre salut sera dans l'action virile que nous ne devons cesser de mener contre tous ces profiteurs verbeux et menteurs.

Jean DIRET.

## Pour l'application intégrale des huit heures dans l'industrie du Bois

Trois corporations de l'industrie du bois : ébénistes, vernisseurs, sciens, découpeurs, mouturiers, sont actuellement touchés par un chômage partiel qui, dans la période actuelle, est gros de conséquences pour l'avenir, non seulement pour les corporations mentionnées ci-dessus, mais pour l'ensemble de notre industrie.

D'où provient cette situation anormale que le patronat est obligé de reconnaître, mais qu'il rejette sur le manque de confiance existant actuellement dans le pays, et qui, d'après ses dires, cause un ralentissement général dans les affaires ?

Pour nous, nous ne saurions nous arrêter à cette argumentation dont il se sert pour cacher l'exacte vérité.

Cette crise partielle provient du sabotage systématique de la journée de huit heures. En effet, depuis que la loi a été votée, le patronat n'a cessé de la violer, avec la complicité des Pouvoirs Publics qui, sous le prétexte d'être impuissants à la faire exécuter, se sont contentés de laisser passer le 10, 11 et même 12 heures de travail, alors que les travailleurs chôment. Cette complicité se manifeste d'autant plus qu'il n'y a qu'à consulter les décrets d'administration publics concernant les huit heures, pour se rendre compte que l'esprit même de la loi y est violé, malgré les protestations des organisations ouvrières.

Il est bon de mettre un terme à ces agissements et d'obliger les maisons réfractaires à s'y soumettre, si nous ne voulons pas revivre la période de chômage 1919-1920. Dans ce but, tous les travailleurs de l'industrie du bois doivent se préparer à répondre à l'appel qui leur est lancé par tracts et affiches, afin d'enrayer le chômage qui nous menace.

Le Bureau Fédéral

## Les charcutiers et la Bellevilloise

Les ouvriers charcutiers salaisonniers de la Seine réunis en assemblée générale après avoir pris connaissance d'une demande formulée par un syndiqué d'une réponse de l'administrateur-délégué de la Bellevilloise, se refusent à prendre du personnel au dit syndicat sous prétexte que notre syndicat ne lui enverrait que des saboteurs protestant contre de tels propos, portant atteinte à la dignité de notre organisation.

Cet ordre du jour a été adopté à l'unanimité.

## Chez les Limonadiers

Le Syndicat unitaire des Hôtels, Cafés, Bouillons et Restaurants, a tenu récemment son assemblée générale. Cette organisation possède un état-major communiste, et la pompe à faire le vide a fonctionné de façon catastrophique. Allez aux masses, disait Lénine. Ses faux disciples, hélas, font fuir les masses.

Ce syndicat, qui fut puissant et qui comptait plusieurs milliers de membres, quand il ignorait le virus politique, réunissait à peine 150 syndiqués lors de la dernière assemblée, laquelle fut exclusivement employée à la lutte de places.

Deux candidats, deux moscouitaires, se disputaient le fromage du secrétariat qui s'est élevé prodigieusement de 800 à 1.200 francs par mois, alors qu'il n'y a pas d'argent en caisse pour la lutte contre le patronat. Les cotisations sont dévorées par le nourrisson de la permanence ; voilà de quoi encourager les cochons de payants.

Le candidat officiel, le citoyen Gabet, un bon bougre aveuglé par les lampions de Moscou, fut honteusement battu par un ordo de la dernière cuvée, l'arriviste Géo Mye, qui sollicitait déjà, dans le sillage du fameux Jonas, les suffrages des électeurs parisiens lors de la dernière foire législative.

Géo Mye, laissé pour compte dans le rayon politique, a réussi dans la fromagerie syndicale.

Console-toi, brave Gabet. Si tu n'as pu voir Rakovski à Luna-Park (il était retenu par Buré et Noulens), tu as vu à la Bourse du Travail le politicien Géo Mye triompher de la « cellule » et de... ton passé syndicaliste.

Pauvre Syndicat des H.C.B.R., le voilà tombé dans la plonge du sous-sol de la politiciaille.

LEGUMIER.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

## A tous les ouvriers des P. T. T.

### DÉCLARATION

Une fois de plus, le syndicalisme subit une crise qui peut avoir de graves conséquences au détriment de la classe ouvrière. A l'heure où toutes les forces syndicales devraient être unies pour faire face à une situation qui va en s'aggravant par suite du marasme économique en France, nous nous trouvons divisés et impuissants. Quelques-uns d'entre nous ont pensé que dans les P. T. T., nous devions tout faire pour sortir de cette impasse, car nous estimons que notre vie de travailleur est des plus précaires. Placés devant la vie misérable de beaucoup d'entre nous, nous avons estimé qu'il fallait rechercher les moyens les plus rapides et les plus radicaux qui nous permettraient d'œuvrer plus efficacement pour le bien-être de la classe postale. C'est pourquoi nous avons œuvré dans les P. T. T. pour reconstituer l'unité fédérale, étant certains que ce geste accompli serait par la suite suivi par d'autres fédérations d'industrie. Nous n'avions pas compté sur la mauvaise foi des dirigeants de la majorité confédérale unitaire. C'est alors que nous avons subi toutes les insinuations de leur part. Las de toutes ces brimades, nous sommes résolus d'aller jusqu'au bout dans l'œuvre d'unité, parce que nous sommes de ceux qui pensons qu'étant unis nous serons plus forts. Puisque nous avons commencé une tâche ardue qui nous vaut tant d'insultes de la part de nos adversaires de tendances, nous avons le courage de dire tout haut ce que nous pensons fermement.

Un peu d'histoire suffira à jeter la lumière sur la question de l'unité dans les P. T. T.

Au dernier congrès de la F. P. U., une résolution fut adoptée déclarant que le congrès était prêt à faire toutes les concessions allant jusqu'à la fusion de la C. G. T. U. dans le sein de la C. G. T., mais sous réserve que cette fusion serait dans le délai minimum suivie d'un congrès confédéral appelé à la consacrer et à déterminer l'orientation. En ce qui concernait les P. T. T., la F. P. U. était prête à discuter sur les possibilités d'unité en un conseil national fédéral commun. Or, à ce moment-là nous nous trouvions en présence d'une résolution de la Fédération Postale d'indépendance qui demandait la tenue d'un congrès fédéral mixte, avec cette réserve que l'unité postale ne pouvait pas être réalisée dans l'autonomie. Sur ce dernier point nous étions d'accord les uns et les autres, et il ne faisait donc pas de doute que l'unité fédérale pourrait se réaliser bientôt. Hélas ! nous dûmes déchanter. Au début de juillet, le congrès de l'Union Générale des ouvriers des P. T. T. eut lieu. La minorité décidait d'envoyer deux de ses membres pour s'enquérir de l'état d'esprit des camarades de la rue Lafayette. L'unanimité des congressistes se prononça en faveur de l'unité chez les ouvriers avec l'espoir que l'unité fédérale suivrait. Dans une résolution ferme et loyale, le congrès confédéral fit appel à tous les véritables syndicalistes ouvriers pour se réunir en commun et dresser à la suite d'un congrès le syndicat national des ouvriers. C'est alors que les dirigeants de la F. P. U. crièrent haro sur la minorité et que deux ou trois de ses militants furent saisis d'une façon implacable. Mais le coup avait été dur et placé devant des possibilités d'unité partielle, le bureau unitaire proposa à la rue Lafayette la tenue d'un congrès fédéral mixte avec point de départ la réunion des deux C. C. fédérales qui nommeraient la commission mixte chargée des réalisations dernières. A cela les confédérés firent des réserves, donnant comme prétexte que la marche de l'unité chez les ouvriers aurait de ce fait été enterrée. A ce moment-là, nous fîmes alors une déclaration au nom de la minorité, par la voix de la presse, en disant que puisque l'unité fédérale devenait réalisable il fallait mieux œuvrer pour la fusion de toutes les forces postales. La réponse de la Fédération Postale Confédérale se faisant attendre, il y eut entre temps une polémique engagée entre les deux fédérations au sujet de la commission Hébrard de Villeneuve. Cette polémique fut portée à un si haut degré d'apreté que le Conseil National de la rue Lafayette vota une motion disant que l'unité ne serait possible que lorsque les dirigeants de la F. P. U. auraient rétracté les injures colportées contre les représentants du personnel à la commission Hébrard de Villeneuve. Le fossé devenait profond et s'agrandissait du fait que Delpy, secrétaire de la F. P. U., votait au C. N. U. la motion du bureau qui prévoyait que l'unité n'était possible que confédéralement. En présence de tous ces faits, la minorité, toujours désireuse du bien-être des travailleurs, décida d'envoyer six membres ouvriers pour se rencontrer avec six membres de l'Union Générale, cela en conformité des décisions du congrès de cette dernière. Une première entrevue eut lieu qui fut entrecoupée non seulement des possibilités partielles d'unité, mais aussi des possibilités d'unité fédérale. Cela n'empêcha pas, une fois de plus, d'être pris à partie par le bureau unitaire.

Le Conseil National de la F. P. U. vient d'avoir lieu et la question de l'unité était encore à l'ordre du jour. Le Conseil National était saisi d'une proposition de la rue Lafayette réclamant un congrès fédéral mixte. Cette proposition, qui laissait quel que espoir d'unité, fut repoussée par un bon nombre de camarades qui, malheureusement, étaient venus au Conseil National sans avoir au préalable consulté leur région. A la place on vota une motion négative disant que l'unité n'est possible que confédéralement. Plus de doute, camarades ouvriers, l'unité fédérale devient impossible. Allons-nous rester encore désunis au moment où notre situation demande l'effort commun ? Non pas, vous êtes en présence d'une motion juste et loyale votée par le Congrès de l'Union Générale, ayons donc le courage de l'accepter. Préparons donc la fusion des ouvriers en un seul syndicat et parlons où vous avez la possibilité de faire l'unité, faites-la. Tous à l'œuvre pour l'unité chez les ouvriers dans une même organisation.

ROCHE, PELTIER.

## Les huit heures dans les chemins de fer

Une délégation de la Fédération des Syndicats Professionnels des Cheminots de France et des Colonies a été entendue, le 13 novembre, par la Commission du Conseil supérieur des chemins de fer chargée de l'examen de la révision du décret du 14 septembre 1922, réglementant l'application de la loi de huit heures dans les chemins de fer.

La délégation a exposé les griefs du personnel des chemins de fer à l'égard du décret du 14 septembre 1922 et son désir d'une nouvelle réglementation à élaborer par une commission paritaire et tenant mieux compte des exigences de la vie familiale des agents.

Elle a insisté sur les craintes d'abus qui lui inspire l'autorisation des trop longues amplitudes de la journée de travail, ainsi que celle des dérogations temporaires ou permanentes fixées à l'avance.

L'audience ouverte à 18 heures, s'est terminée à 19 heures.

## FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE (Groupe du 20<sup>e</sup>)

Le 19 novembre, à 20 h. 30  
Grande salle de la « Bellevilloise »  
23, rue Boyer

## GRANDE CONFÉRENCE CONTROVERSE

entre le pasteur Séguin et Ch.-A. Bontemps  
Sujet traité : « Faut-il une religion ? »  
Participation aux frais : 1 franc.

## Communiqués syndicaux

Union Fédérative des Syndicats Autonomes de France. — Réunion de la Commission exécutive, ce soir, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau. Présence indispensable.

Fédération Nationale Unitaire de l'Industrie du Bois. — Réunion du Conseil fédéral le mardi 18 courant, à 20 h. 30, au siège, 2, rue Saint-Bernard. Les membres de la C. E. sont invités à y assister.

Boulangers. — Lundi 17 novembre, à 17 heures 30, réunion de conseil, salle des Commissions, 2<sup>e</sup> étage.

Emballers, Caisses, Boîtes. — Nous invitons les camarades à assister à la réunion corporative qui aura lieu mardi 18 courant, à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 30. Questions urgentes : réponse patronale. Les huit heures et la semaine anglaise.

Métallurgistes Autonomes. — Section de St-Ouen. — Réunion mardi 18, à 20 h. 30, salle de la Justice de Paix, Saint-Ouen.

Les camarades de Saint-Denis, la Plaine St-Denis et du 17<sup>e</sup> arrondissement, sont priés d'être présents.

Sciens, Découpeurs, Mouturiers. — Les sciens, découpeurs, mouturiers organisent une fête le samedi 6 décembre, à 20 h. 30, 94, boulevard Auguste-Blanqui. Au programme, des artistes de la Muse Bellevilloise, Messidor des concerts parisiens, les clowns Fusterion, du Cirque de Paris. A l'issue de la fête, un grand bal de nuit, 2 orchestres « Marcel et Fredo », jazz, danses sans interruption.

Tous les camarades doivent passer prendre des billets à la permanence et faire la propagande autour d'eux pour la réussite de notre fête.

Entrée : Concert et Bal, 2 fr. 50.  
Entrée gratuite pour les enfants au-dessous de 12 ans.

Fédération des Jeunes Syndicalistes de la Seine. — A tous les copains, devant des faits d'une exceptionnelle gravité, tous les camarades sont priés d'assister à l'assemblée générale de tous les Jeunes de la Seine. De graves décisions sont à prendre.

Fédération des Jeunes Syndicalistes de la Seine. — Jeunes Syndicalistes du 20<sup>e</sup> arrondissement. — Grande conférence publique et contradictoire sur le militarisme. La guerre n'a pas été le militarisme, au contraire ; au militarisme blanc tricolore, le militarisme rouge est venu prendre place à son côté. La Jeunesse syndicaliste les combat tous ; à cette conférence, elle exposera les raisons qui lui dictent cette attitude, aussi, tous ceux qui ont la haine de cette institution assisteront à la conférence qui se tiendra à la Bellevilloise, 23, rue Boyer, le jeudi 20 novembre, à 20 h. 30.

Orateurs : Salvator, Loréal, sous la présidence d'honneur du camarade Capocci, fondateur des Jeunes syndicalistes.

Participation aux frais : 1 franc.

Jeunesse Syndicaliste du Bâtiment. — Réunion de la Jeunesse, mardi 18, à 20 h. 30, bureau 13, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. Tous les camarades sont priés d'être présents.

Jeunesse Syndicaliste du 19<sup>e</sup>. — Réunion mercredi 19, à 20 h. 30, 77, boulevard Barbes. Organisation de la propagande. Les copains du 17<sup>e</sup> sont priés d'y assister.

DANS LE S. U. B.

SERRURIERS. — Réunion du conseil demain mardi, à 18 heures, bureau 13, 4<sup>e</sup> étage. Présence de tous indispensable.

## Communications diverses

Le Comité d'Action des Jeunes Révolutionnaires convoque les militants des Jeunes anarchistes et des Jeunes syndicalistes à une réunion, le jeudi 20 novembre, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Groupe Anarchiste Autonomiste du 14<sup>e</sup>. — 111, rue du Château. — Les camarades du 14<sup>e</sup> sont priés de venir nombreux à la réunion du mercredi 19 novembre.

Il y aura grande discussion sur le dernier Congrès anarchiste.

L'attitude du groupe dans l'avenir vis-à-vis des autres groupes de l'Union anarchiste, et sur la possibilité d'organiser un congrès où seront discutées les tendances de la philosophie anarchiste.

Clu du Faubourg. — Le procès de Victor Marguerite. Mise en accusation du « Couple ». — C'est lundi soir, à 20 h. 30 très précises, théâtre de la Fourmi, que le tribunal littéraire du Faubourg, présidé par M. Léo Poldès, fera la mise en accusation du livre retentissant « Le Couple ». (Le problème sexuel. Pour avoir le droit moral d'épouser une femme vierge. L'homme doit-il être vierge ? Le problème social. Quel doit être le devoir des femmes en temps de guerre ?)

Accusé : M. Victor Marguerite, Défenseur : M. Ch.-A. Bontemps. Accusateur : M. X... Témoins à charge et à décharge : M. Valfort ; Mmes Berthe Gasselien, Marguerite Guépet, etc. Pour tous renseignements : secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou, Central 34-22.

Groupe Esperantiste Ouvrier de la Région Parisienne. — Cours gratuits d'Espéranto pour la saison d'hiver 1924-1925. — Cours les lundis,

à 20 h. 30, à l'Egalitaire, rue de Sambre-et-Meuse, métro Combat, cours élémentaire.

Tous les lundis, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, salle des Cours professionnels, cours supérieur, réunion du groupe, conférences, etc.

Tous les mardis, à 21 heures, au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis, métro Crimée.

Tous les mardis, à 20 h. 30, à la Mairie du 13<sup>e</sup>, boulevard de l'Hôpital, 146.

Tous les jeudis, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, salle des Cours professionnels.

Tous les jeudis, à 20 h. 30, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer (20<sup>e</sup>).

Tous les vendredis, à 21 heures, au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis, métro Crimée.

Tous les vendredis, à 20 h. 30, à Pantin, 42, boulevard Edouard-Vaillant.

Tous les samedis, à 20 h. 30, à l'Hôtel de Ville, Le Raincy.

Tous les dimanches, à 9 heures du matin, à la mairie de Drancy (pour les inscriptions d'adresser aux camarades Leblanc et Aubin, à la Mairie).

Pour les camarades qui ne peuvent suivre les cours ci-dessus indiqués, il est rappelé qu'un cours gratuit d'Espéranto par correspondance fonctionne toute l'année.

S'adresser au camarade Glodeau, 177, rue de Bagnolet, Paris (20<sup>e</sup>). Joindre un timbre pour la réponse.

Nos Chansons. — Vient de paraître le recueil « Nos Chansons », numéro 10. Dans ce cahier, 14 chansons ou recits, 9 mu<sup>8</sup> francs. Au sommaire : « Le Vagabond », Lucio Domato, « La Chanson », Eugène Bizeau, « A Saint-Sulpice », Eug. Lemerrier, « Petit Porcher », Gaston Conté, « Si les métaux parlaient », R. Guérard, « Les Enfants de la Sociale », J. Millery, « Réve d'Hyménée », Vodocin de Volgré, « Le Petit Tolo », F.-H. Jolivet, « On ne vit qu'en attendant », Paul Paillette, « Les Sirènes », A. Masselier, « Leur dernière Valse », Louis Loréal, « Lieder », R. Bouffras, « Les Gars de l'Alsace », M. Désautés, « Y a d'la Malice », Père Larpurge.

Franco : 1 fr. 25 les huit numéros (les numéros 1 et 2 sont épuisés) 10 francs. Adresses vos commandes au nom de notre camarade Coladant, 51, rue du Château-d'Eau, café Ardennais, Paris (10<sup>e</sup>).

Compte chèque : Paris 501-31.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### Paris et banlieue

Ecole du Propagandiste. — Cours élémentaire de Français, à 21 heures, 20, rue du Bouloi.

Groupe Théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Marie, 61, faubourg Saint-Martin.

Jeunes Anarchistes. — Réunion du groupe mercredi soir, à 8 h. 30, rue Ordener, 20.

Groupe Universitaire des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Arrondissements. — 6, rue Lanneu, jeudi 20 novembre, à 9 heures du soir. — Causerie par notre ami C. Wolff : La philosophie indoue et l'anarchisme ; Mahatma Gandhi et R. Tagore.

Nous prions instamment les camarades d'apporter quelques livres pour aider à la constitution de notre bibliothèque.

Groupe Libertaire des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> Arrondissements. — Il est absolument nécessaire que tous les copains des arrondissements intéressés viennent rejoindre le groupe. Dans l'impossibilité de se réunir rue Louis-Blanc, les camarades sont priés de noter que, désormais, le groupe aura sa salle tous les mercredis au bureau de tabac : Saint-Marcou, l'angle de la rue de Meaux et place du Combat.

Par exception, la prochaine réunion aura lieu le jeudi 20 novembre : Causerie par Frayse, en deux parties, sur : 1<sup>re</sup> La question sexuelle ; 2<sup>e</sup> Les Anarchistes et la Femme.

La contradiction est demandée.

Groupe Anarchiste du 12<sup>e</sup>. — Alors que partout se fondent des ligues soi-disant nationales, ayant à leurs têtes de fiottes acquies, comme le Millérand des bouillottes, comme le Castelnau des pourvoyeurs de Biribi, comme Maginot, cachant sous leurs masques le fascisme destructeur des organisations ouvrières, assassins de tous les aspirants de la liberté, les anarchistes ont le devoir de veiller au grain en resserrant entre eux le lien qui les unit.

En fréquentant assidûment les groupes et en s'organisant suivant les décisions du Congrès, nous pourrions lutter efficacement contre tous les fascismes, blanc, jaune ou rouge.

Camarades sympathisants, c'est surtout à vous que je fais appel. L'entrée du groupe est libre, la parole est pour vous comme pour tout le monde. Ne hésitez pas, rejoignez-nous et venez secourir nos efforts pour l'idéal anarchiste, ce soir, à 20 h. 30, 35, boulevard de Reuilly, causerie entre camarades sur les buts de l'Anarchie et le syndicalisme.

Le jeudi 4 décembre, grande controverse entre André Colomer et l'abbé Viollet, sur l'idée de Dieu est-elle un danger pour l'humanité ? Le groupe se réunit tous les lundis.

Groupe Libertaire de Pantin-Aubervilliers. — Réunion du groupe lundi 17 novembre, à 8 heures 30 du soir, salle Gilbert, 23, rue du Vivier, à Aubervilliers. Que tous les copains soient présents : discussion sur la vie du groupe et de la propagande dans la région.

### Province

Groupe Anarchistes « Les Réfractaires de Bordeaux ». — Le 18 novembre, grand meeting de protestation contre le fascisme espagnol, à 9 heures du soir, cinéma Servandoni, 57, rue Servandoni.

Orateurs en langue : Français et Espagnol. Tribune libre.

A Béziers. — Les camarades de l'Hérault et des départements voisins sont avisés que le 23 novembre se tiendra un Congrès qui réunira tous les copains italiens de la région.

Les camarades français qui connaissent des copains italiens sont priés de faire connaître leur adresse ou de les faire mettre en relation avec le camarade Bruno Léonard, 64, boulevard de la Liberté.

Groupe d'Etudes Sociales de Nice. — Réunions tous les mercredis soir, à 20 h. 30, bar Musso, 27, boulevard Raimbaldi. Le 19 courant, causerie sur le « Droit » par un camarade. Les sympathisants sont invités.

Fédération Libertaire du Centre et Groupe de Limoges. — Les camarades anarchistes de Limoges sont avisés qu'une réunion générale aura lieu mardi 18 novembre, à 20 h. 30, salle de la Justice de Paix, à la Mairie.

Il y sera fait un compte rendu du Congrès de l'U. A. Importantes mesures à prendre pour appliquer les décisions du Congrès, pour organiser la conférence Colomer, reconstituer le Comité d'Initiative de la Fédération et envisager la propagande locale et régionale.

Les copains qui pensent que nous devons continuer la besogne anarchiste révolutionnaire sont invités à venir nombreux.

Groupe d'Etudes et d'Action Sociale de Troyes. — Réunion du groupe mardi, à 8 heures très précises, salle 12, Bourse du Travail. Nous comptons sur la présence de tous. Communication importante.

## PETITE CORRESPONDANCE

Camarade Italien connaissant la photographie serait reconnaissant à camarade pouvant lui procurer un emploi. Ecrire à Sauterau, 9, rue Louis-Blanc.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du Libertaire 10-12 rue Paul-Lelong, Paris.